

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration :
2, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
SEN COULEURS

Vol. VII numéro 49

"Instaurare omnia in Christo"

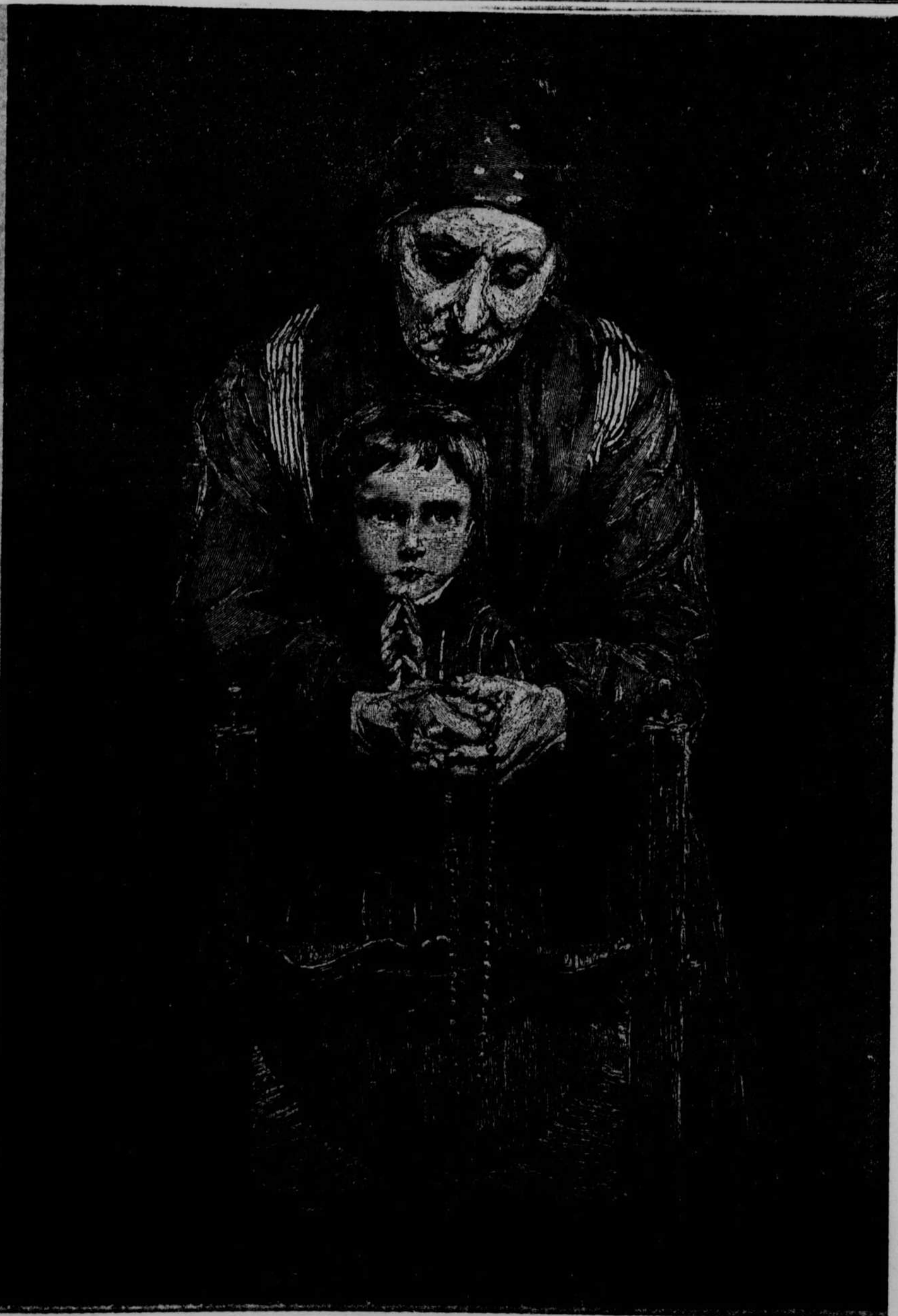
Dimanche, 5 décembre 1943

RESIGNATION

La
grand'mère
et la
petite
orpheline



d'après
le tableau de
L. DESCHAMPS



La reine VICTORIA signait la

(Par Georges BHERER)

« La fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge rappelle une date mémorable au Canada français. C'est ce jour de l'année 1852, que Sa Majesté la reine Victoria signait la charte royale qui donnait à l'université Laval son existence officielle et sa personnalité civile. Les premières démarches avaient été faites en 1851, lors du premier concile provincial des évêques, où ces derniers avaient émis le vœu de voir se fonder dans un avenir rapproché une université catholique et française. La tâche principale et par suite la plus ingrate revenait ensuite au Séminaire de Québec : celle de fonder la dite université. On ne pouvait en effet trouver de meilleur promoteur pour une oeuvre d'autant d'envergure et Dieu sait que le Petit Séminaire de Québec n'a reculé devant aucun sacrifice pour répondre aux désirs de Nos Seigneurs les Evêques et pour assurer le Canada français d'un organisme vital qui jetterait et jette encore sur le monde entier le lustre catholique et typiquement canadien-français.

C'est le 6 mars 1853 que Sa Sainteté le Pape Pie IX, par un bref apostolique, accordait à l'Archevêque de Québec le pouvoir de conférer les degrés en théologie ; plus tard, en 1876, Rome accordait une charte pontificale à Laval et lui donnait l'érection canonique. La même année, la Sacrée Congrégation de la Propagande permettait l'ouverture d'une succursale à Montréal ; cette dernière est disparue le 14 février 1920, quand la Législature provinciale



● La Charte royale qui donnait à l'Université Laval son existence officielle et sa personnalité civile fut signée à Londres par Sa Majesté la reine VICTORIA, le 8 décembre 1852.

donnait l'existence civile à l'université de Montréal, selon les désirs de NN. SS. les Archevêques et Evêques de la province ecclésiastique de Montréal, désirs formulés dès mai 1919.

L'université Laval, qui porte le nom du premier évêque de la Nouvelle-France, a été fondée sur le modèle des universités françaises, comme nous pouvons le lire dans l'aperçu historique de l'annuaire général de l'université Laval auquel nous avons référé. Ses quatre facultés du début se sont multipliées avec les besoins de l'heure. Si les facultés de théologie, de médecine et de droit sont restées intactes, la faculté des Arts a connu de gros changements. L'on compte de plus plusieurs écoles ayant leur organisation particulière : l'école des langues modernes, l'École Normale Supérieure, qui sont passées à la faculté des Lettres, l'École Supérieure d'Agriculture, rattachée à la faculté des Sciences, en 1937, en même temps que l'Institut biologique du Saint-Laurent, l'École d'Arpentage et de Génie Forestier, l'École Normale Supérieure (section des Sciences), l'École des Mines, et l'École de génie électrique. Dès 1935, l'université Laval fondait, sur les instances des

Congrégations romaines, les facultés de Philosophie et de Droit canonique. En 1938, c'est la fondation d'une filiale de la faculté de Philosophie : l'École des Sciences Sociales, politiques et économiques. Enfin, le 16 avril 1940, création d'une faculté d'Agriculture ; le 3 mai 1940, l'université étend à toutes ses facultés l'École des Gradués établie l'année précédente pour la faculté des Sciences. Nous comptons aujourd'hui neuf Facultés et une quinzaine d'Écoles comprenant plus de 10,000 élèves et près de 350 professeurs.

Les recteurs

Le premier recteur a été M. l'abbé Louis-Jacques Casault (1852-1860). Il eut pour successeur, M. Elzéar-Alexandre Taschereau (1860-1866) qui devint plus tard archevêque et premier cardinal canadien. Les autres recteurs sont : Mgr Michel-Edouard Méthot (1866-1869), M. E.-A. Taschereau (1869-1871), Mgr Thomas-Etienne Hamel (1871-1880), Mgr Michel-Edouard Méthot (1880-1883), Mgr T.-Etienne Hamel, (1883-1886), Mgr M.-Edouard Méthot,



● Le 6 mars 1853, le Souverain Pontife PIE IX, par un Bref apostolique, accordait à l'Archevêque de Québec le pouvoir de conférer les degrés en Théologie aux étudiants ecclésiastiques de Laval. Ce fut en 1876 seulement que Rome accorda à Laval sa charte pontificale, et lui donna par la bulle "Inter varias sollicitudines" l'érection canonique.

(1886-1887), Mgr Benjamin Paquet, (1887-1893), Mgr Clovis-K. Laflamme, (1893-1899), Mgr Olivier-E. Mathieu, (1899-1908), plus tard archevêque de Régina, Mgr J.-Clovis-K. Laflamme, (1908-1909), Mgr Amédée Gosselin, (1909-1915), Mgr François Pelletier (1915-1921), M. Pierre Hébert, 1921, Mgr C.-Napoléon Gariépy, (1921-1924), Mgr Camille Roy, (1924-1927), Mgr

Amédée-E. Gosselin (1927-1929), Mgr Camille Roy, (1929, février à juin), Mgr Philéas-J. Fillion, (1929-1932), Mgr Camille Roy, (1932-1933), Mgr Arthur Robert (1933-1939), Mgr Alexandre Vachon, (1939-1940), aujourd'hui archevêque d'Ottawa, Mgr Camille Roy (1940-1943), décédé le 24 juin 1943, et



● Lors du premier concile provincial, tenu à Québec en 1851, sous la présidence de Mgr Pierre-Flavien TURGEON, archevêque de Québec (1850-1855), les évêques canadiens émis le vœu qu'une université catholique et française fût créée le plus tôt possible.



● Son Eminence le cardinal J.-M. R. VILLENEUVE, O.M.I., archevêque de Québec, Visiteur royal et Grand Chancelier de l'Université Laval.

Mgr Cyrille Gagnon, qui occupe cette charge depuis le mois de juin dernier. Ajoutons que treize prêtres se sont dévoués au secrétariat pendant cette période de 92 ans. Le secrétaire actuel et Modérateur de l'université Laval est Mgr Aimé Labrie, P.D., que Sa Sainteté Pie XII vient de nommé Prêlat Domestique, cependant que Mgr Cyrille Gagnon devient Protonotaire Apostolique et Mgr F. Vandry, supérieur du Grand Séminaire de Québec, Prêlat Domestique.

La Faculté de Droit

Nous avons l'intention de parler quelque peu de chacune des neuf facultés de l'université Laval, dans des articles à venir. Nous parlerons aujourd'hui de l'une des principales facultés de la première heure : la faculté de Droit, qui n'a pu être organisée qu'en 1854. Le premier doyen de cette faculté fut le juge Auguste Morin, nommé le 13 juin 1854, qui eut comme premier collaborateur, comme professeur, M. Jacques Crémazie. L'année suivante, le conseil universitaire acceptait comme professeurs MM. W. Badgley, G.-D. Stuart, J.-Thomas Taschereau et Joseph -Ulric Tessier. Mgr Camille Roy note dans son livre "l'université Laval et les fêtes du cinquantenaire", que les cours de droit civil et de droit romain furent longtemps les seuls enseignés parce que les professeurs étaient empêchés de les donner, par des occupations qui les retenaient en dehors de l'université. En 1866 fut créé le cours de droit administratif, dont le premier titulaire fut M. François Lan-

gellier ; en 1897, un cours de procédure notariale ; en 1911, un cours de procédure pratique ; en 1915, un cours de droit public de l'Eglise. Le doyen actuel est M. le juge Ferdinand Roy, et le secrétaire, M. le recorder Eugène Des Rivières.

Les élèves qui sortent de la faculté de Droit peuvent obtenir leur baccalauréat et leur licence en Droit, en se conformant aux exigences universitaires. Cependant, il est degré plus élevé encore dont plusieurs citoyens éminents sont aujourd'hui honorés. C'est celui de docteur en Droit degré obtenu après la soutenance d'une thèse en droit. Le Conseil Universitaire a cependant cru bon de créer un "Doctorat honoris causa", qui serait décerné à certains personnages éminents ou à certains savants.

En parcourant la liste des décorés de la faculté de Droit de l'université Laval, nous constatons que vingt-sept docteurs ont présenté des thèses de 1870 à 1942. Dans la liste des décorés



● Vue générale du Séminaire de Québec et de l'Université Laval.

Charte de l'Université Laval

"honoris causa", nous relevons des noms d'hommes célèbres qui ont joué un rôle important dans le Canada français ou dans leur pays d'origine. En 1901, c'est Son Altesse Royale le Duc de York et des Cornouailles, plus tard roi d'Angleterre sous le nom de Georges V; plus près de nous, c'est lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, qui reçoit son diplôme le 29 mai 1943, et le 8 octobre dernier, c'est au tour du président de la République d'Haïti, M. Elie Lescot. Disons en résumé que deux évêques et 13 gouverneurs généraux du Canada ont été décorés, de même que dix lieutenants-gouverneurs, six premiers ministres, dont sir Wilfrid Laurier, dix-sept ministres fédéraux ou provinciaux, une soixantaine de juges, etc. On y remarque encore les noms célèbres du maréchal Foch, du baron de Stadacona et Mont-Royal, lord Donald Alexander Smith, du sénateur Raoul Dandurand, de l'hon. Louis St-Laurent, ministre de la Justice dans le ca-

Les docteurs en droit de Laval

A. — DOCTORATS AVEC THESE

Colton, James-Georges	1876
Sujet : Res Judicata in the Civil and Criminal Law of Quebec.	
Fontaine, Adalbert	1885
Sujet : Le Domicile.	
Sirois, Louis-Philippe	1886
Sujet : Pouvoirs et Obligations du Tuteur.	
Frémont, Jos.-Taschereau	1896
Sujet : Le Divorce et la Séparation de Corps.	
Bernier, Alphonse	1887
Sujet : De la Responsabilité dans les Délits et Quasi-délits.	
Belleau, Eusèbe	1889



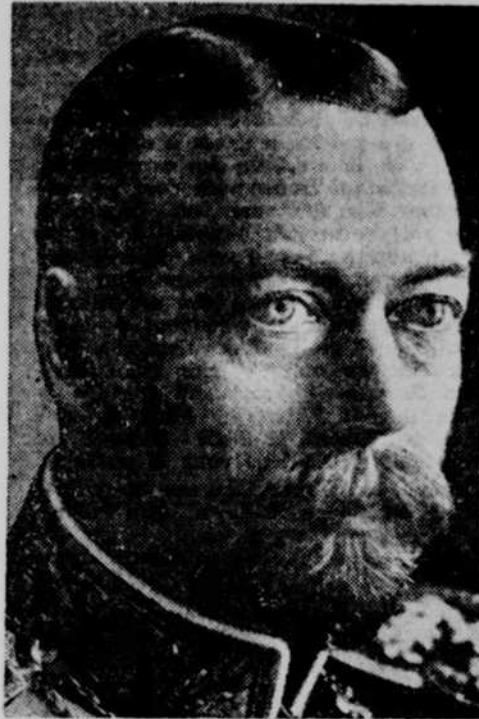
● Mgr. Eugène DESRIVIERES, Sec. V. G. seizième recteur (depuis juin 1943) de l'Université Laval. Notons ici que six recteurs ont fait plus d'un terme.

Sujet : Des Empêchements Dirimants au Mariage.	
Demers, Louis-Philippe	1889
Sujet : Des Privilèges sur les Immeubles.	
Olivier, Nazaire	1889
Sujet : De la Nullité des Contrats.	
Dorion, C.-E.	1894
Sujet : De l'Admissibilité de la Preuve par Témoins en Droit civil.	
Brunet, Ludovic	1900
Sujet : de l'Habeas Corpus ad Subjiciendum.	
Loranger, Louis	1900
Sujet : De l'Incapacité légale de la Femme mariée (Montréal).	
Cousineau, Philémon	1901
Sujet : Des Corporations.	



● M. le recorder Eugène DESRIVIERES, secrétaire de la Faculté de Droit de Laval.

Roy, Ferdinand	1902
Sujet : Des Restrictions au Droit de Plaider en Matière civile.	
Chauveau, Charles-Auguste	1903
Sujet : De l'Autorité de la Chose jugée en Matière civile.	
Lemieux, Rodolphe	1903
Sujet : Contrainte par Corps.	
Taschereau, Robert	5 oct. 1904
Sujet : Cas fortuit et de la Force majeure.	



● Le 10 septembre 1901, S.A.R. le duc d'York et de Cornouailles, Prince de Galles en novembre de la même année et roi d'Angleterre du 6 juin 1910 au 20 janvier 1976, sous le nom de GEORGES V) était fait docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval.

Sirois, Joseph, N. P.	1906
Sujet : De la Forme des Testaments.	
Des Rivières, Eugène	1915
Sujet : De l'Hypothèque judiciaire.	
Richard, Louis-Arthur	1916
Sujet : Des Délits de Presse.	
Power, John-Joseph	1924
Sujet : The Criminal Code of Canada.	
Côté, E.-Auguste	1926
Sujet : La Puissance paternelle.	

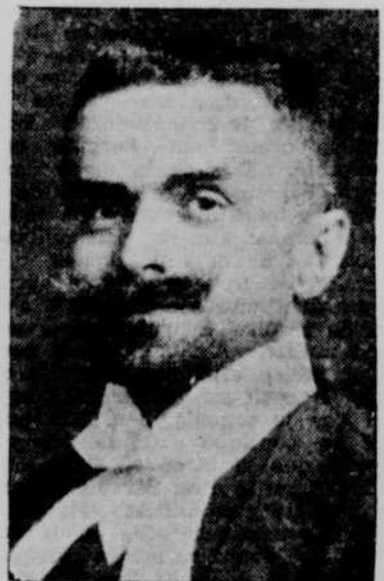


● L'hon. juge Augustin-Norbert MORIN, l'un des codificateurs de notre droit civil, fut le premier "doyen" de la Faculté de Droit de l'Université Laval; il fut nommé à ce poste le 13 juin 1854. Il fut le premier porteur d'un diplôme de docteur en droit décerné par Laval.

Pouliot, Louis-Alphonse	1926
Sujet : Etude théorique et pratique sur la Nullité de la Vente de la Chose à l'Égard des parties au Contrat et des Tiers.	
Jobidon, Gustave, N. P.	1929
Sujet : De l'Acte juridique en Fonction des Administrations dans le Droit civil canadien.	
Giroux, Georges-Michel, N. P.	1933
Sujet : Le Privilège ouvrier.	
Beaulieu, Marie-Louis	1938
Sujet : Le Bornage.	
Lesage, Laurent	1941
Sujet : Etudes sur la Novation, la Délégation et la Stipulation pour autrui.	
Routhier, Adolphe	1942
Sujet : Les Nullités des Contrats.	

B. — DOCTORATS D'HONNEUR

Morin, l'hon. juge Auguste-Norbert, professeur	12 sept. 1854
Crémazie, Jacques, professeur	12 sept. 1854
Badgley, l'hon. juge William, professeur	11 déc. 1855
Taschereau, Jean-Thomas, professeur	11 déc. 1855
Tessier, l'hon. Ulric, professeur	11 déc. 1855
Gibbs, George-D. (M.D.), Londres	12 avril 1864
Casault, Sir Napoléon, Québec	30 juin 1865
Langlois, Jean, Québec	30 juin 1865
Caron, l'hon. René-Edouard, juge de la Cour supérieure	10 juil. 1865
Day, l'hon. John-Dewey, juge de la Cour supérieure	10 juil. 1865
Langeller, l'hon. François, professeur	3 mai 1878
Flynn, Edmund, professeur	3 mai 1878
Alley, Richard, professeur	3 mai 1878
Cherrier, Côme-Séraphin, professeur, Montréal	3 mai 1878
Monk, Samuel-C., professeur, Montréal	3 mai 1878
Chauveau, Pierre-J.-O., professeur, Montréal	3 mai 1878
Loranger, Thomas-J.-J., professeur, Montréal	3 mai 1878
Chapleau, Joseph-A., professeur, Montréal	3 mai 1878
Jetté, Louis-A., professeur, Montréal	3 mai 1878
Ouimet, J.-Alphonse, professeur, Montréal	3 mai 1878
Dufferin, Lord, gouverneur général du Canada	15 mai 1878
Lacoste, Sir Alex., bâtonnier, Montréal	15 déc. 1879
Dorion, l'hon. juge A.-A., Juge en Chef de la Cour du banc	19 juin 1880
Meredith, l'hon. juge William, juge en Chef de la Cour supérieure	19 juin 1880
Champagne, l'hon. Charles-Louis, St-Eustache	26 déc. 1881
de Lorimier, l'hon. Hamilly, professeur, Montréal	25 sept. 1882
Langevin, Sir Hector, ministre des Travaux publics	25 sept. 1892
Lafontaine, P.-Eugène, Montréal	1892
Routhier, A.-B., l'hon. juge, juge de la Cour supérieure	11 juin 1883
Casgrain, Thomas-Chase, professeur	13 oct. 1883
de Lorne, Marquis, gouverneur général du Canada	25 oct. 1883
de Lansdowne, Marquis, gouverneur général du Canada	juin 1884
Ouimet, l'hon. Gédéon, surintendant de l'Instruction publique	29 sept. 1885



● M. le juge Ferdinand ROY, doyen de la Faculté de Droit de l'Université Laval.

Mathieu, l'hon. juge Michel, professeur, Montréal	12 nov. 1885
Mason, Rodrigue, lieutenant-gouverneur	12 nov. 1885
Archambault, Horace, professeur, Montréal	16 déc. 1885
Pouliot, Alphonse, professeur	17 juin 1886
O'Sullivan, D.-A., professeur, Toronto	29 oct. 1886
Angers, Auguste-Réal, lieutenant-gouverneur	24 fév. 1889
Gervais, Honoré	1889
Bossé, l'hon. juge J.-G.	11 déc. 1889
Pelletier, l'hon. juge Elzéar	11 déc. 1889
Larue, l'hon. juge Jules	11 déc. 1889
Cimou, l'hon. juge H.	11 déc. 1889
Gill, l'hon. juge Charles-J.	11 déc. 1889
Taschereau, l'hon. juge Henri	11 déc. 1889
Hodgson, Edward-J., Charlottetown	3 fév. 1890
de Preston, Lord Stanley, gouverneur général du Canada	1890
Monk, Frédéric-Debartzch, professeur, Montréal	21 juin 1890
Blanchet, hon. Jean, chef de l'opposition	12 déc. 1890
Mercier, l'hon. Honoré, premier ministre	12 déc. 1890
Quigley, Richard-F., Nouveau-Brunswick	20 juin 1891
Chauveau, l'hon. juge Alexandre, Québec	8 juin 1894
Tellier, l'hon. juge L.	1894

Lire la suite en page 6

Vol. VII, No 49 — 3 —

Henriette

eut une GRAND'MESSE pour le repos de son âme...

Fortement voûté, clopinant légèrement, les yeux chassieux, vêtu d'un gilet qui avait déjà été noir, coiffé d'une casquette à la palette tombante, un bâton à la main, tel allait Servule D... quand je le connus au début du siècle. Il m'arrivait également de le voir, en été, debout dans l'embrasement de la porte de sa cabane, parlant seul et se grattant les aisselles, car le maître de céans donnait asile sur sa personne à tout un petit monde.

Connu à plusieurs lieues à la ronde, Servule était toute une institution, un émule de ces types que Fréchette a dépeints dans ses "Originaux et détraqués". Il mourut il y a près d'un quart de siècle dans sa paroisse de Saint-Jean-Port-Joli. Il était alors "à sa retraite" dans une famille de cultivateurs à qui il s'était donné, car, telle la mère Boisclair, ce gueux possédait une réserve. Dans son cas l'avoir était de quelque quatre cents dollars.

Mendiant de son métier, Servule "pratiquait" surtout dans le bas du fleuve; il ne remontait pas plus haut que Saint-Thomas de Montmagny, et, dans le bas, il ne devait guère dépasser le comté de Kamouraska. De cette façon il ne s'éloignait pas beaucoup de son home.

Tout quêteux qu'il fût, Servule n'était pas n'importe qui. Fils unique, ses parents lui avaient donné une certaine instruction, au point que, me dit-on, il put professer dans la réserve indienne de Caughnawaga. Apparemment, il ne moisit pas dans ce domaine. De cette profession il avait cependant conservé l'habitude d'écrire. Même que dans son voisinage on recourait souvent à ses services pour "les papiers de conséquence". Et plus d'un amoureux eut Servule comme interprète. Était-ce la mode dans ce temps-là pour les politiciens de faire composer leurs discours? En tout cas, notre homme aimait particulièrement écrire des discours politiques.

Avant de trouver sa voie véritable, avant de "faire son chemin", c'est le cas de le dire, Servule exerça un second métier. A l'exemple de son père, il fut en effet menuisier de boutique. Il avait son atelier dans sa maison que je connais bien. On prétend que sa boutique était beaucoup plus propre que la pièce où il se retirait. Il faut bien le dire, Servule n'était pas la propreté personifiée. Pauvre bougre, il méritait la pitié qu'on lui accordait. Davantage même. En plus de manquer un peu de "jarnigoine", il portait une infirmité qui eût mérité à d'autres que lui dans le même cas le sobriquet irrespectueux dont on l'avait gratifié.

La spécialité de cet artisan était la fabrication des fenêtres. Ce n'est pas lui qui, pourtant, avait inventé la formule de "l'ouvrage bien faite". On en était venu à dire, à Saint-Jean, de toute fenêtre qui fermait mal: "C'est un châssis à Servule". Avec un tel renom — le menuisier était peut-être aussi un tantinet paresseux —, il ne tarda pas à voir tomber tout à fait sa clientèle. C'est sans doute ce qui l'amena à opter pour le métier de quêteux.

Mais Servule était un quêteux propriétaire, sinon "un quêteux monté à cheval". A la mort de son père Joseph, il avait hérité son bien. Et le 27 janvier 1897, "pardevant Pamphile-Gaspard Verreault, notaire public", sieur Servule vendait son "emplacement de terrain avec la maison dessus construite, appartenances et dépendances". Le vendeur se réservait, sa vie durant, un lopin de terre sur lequel il se proposait "de bâtir une boutique habitable".

Je connus Servule comme occupant de cette "boutique habitable". Une misérable masure à pièce unique et à toit pointu avec, si je ne me trompe,

un tuyau de cheminée dans le carreau d'une des petites fenêtres à quatre vitres. A la mort de son propriétaire, la cabane fut transportée chez un cultivateur des alentours où, agrandie, elle sert encore de hangar. Avant de la déménager, on l'avait libérée des déchets qui en recouvraient d'un pied le plancher. Je sais des enfants du temps qui fouillèrent souvent dans ces "bourriées" où ils trouvaient des pièces d'un sou, voire de cinq et dix centins. Servule était donc un grand quêteux devant l'Éternel. Mais je crois que, réellement, il avait manqué sa vocation. Il était né pour la politique. Comme la plupart de ses co-paroissiens du temps il devait être "bleu".



Était-ce à cette époque que Saint-Jean-Port-Joli ne comptait que sept "rouges" désignés comme "les sept péchés capitaux"?

Notre homme était en tout cas un grand démocrate, si je m'en rapporte aux discours que j'ai lus de lui. Il ne manquait pas d'idées à la vérité. Eût-il jamais la velléité de se porter candidat? Toujours est-il que des discours, il en faisait; il en prononçait même dans ses tournées. Et le soir, dans plus d'un canton, on se réunissait pour entendre discourir le quêteux. Naturellement, on passait le chapeau. De cette façon notre mendiant recueillait plus dans une soirée que dans une journée de quête.

Servule ne manquait pas d'idées élevées. Et pas seulement en politique.

Ses amours en témoignent. Ce pauvre hère fut amoureux comme tout le monde. Il n'aimait pas n'importe qui, je vous prie de le croire. Dans ce temps-là il estimait sans doute avoir dans sa giberne, sinon un bâton de maréchal, du moins autre chose qu'un bâton de quêteux.

Les amours de Servule que je vais vous conter remontent assez loin, avant l'exercice de son dernier métier.

Servule jette d'abord son dévolu sur une personne très bien et qui porte un beau nom. Notre homme a des goûts pour la noblesse. Mais l'élu de son cœur ne répond guère à sa flamme. Du moins, elle ne fait rien pour l'attirer. Un jour, pour attirer l'attention de la jeune fille, qu'il rencontre, l'amoureux laisse tomber son mouchoir. La malheureuse pile dessus et passe sans plus s'inquiéter. Dépité, l'amoureux en est quitte pour rebrousser chemin et ramasser sa pièce d'étoffe. J'ignore si, jeune homme, il portait les grands mouchoirs rouges à carreaux qu'on lui voyait dans sa vieillesse.

Servule ne renonce pas pour autant à l'amour. Cupidon doit le piquer une autre fois. Notre homme fréquente chez le médecin du "faubourg". Un jour, sans doute pour le taquiner, le beau-père du docteur lui lance comme ça: "Dis donc, Servule, tu ne te maries pas?" Servule ne se le fait pas dire deux fois. Il comprend que son interlocuteur lui fait des avances pour

Mais Servule n'est pas au bout de ses peines. Voilà qu'il s'amourache d'une autre demoiselle qui, elle aussi, n'a que faire de ses attentions. Elle a des visées beaucoup plus hautes, en vrai sens. Notre homme ne se cramponne pas moins à ses illusions. O désespoir! n'apprend-il pas que mademoiselle L... est entrée au couvent! Sur le champ, l'épistolier prend sa plume des dimanches et écrit aux Dames Ursulines de Québec à qui il lance ce déchirant appel évangélique: "Rendez à César ce qui appartient à César!"

Servule éprouve sans doute beaucoup de chagrin. Mais comme tous les hommes de son âge — et un peu toutes les femmes aussi, — il est sans doute volage. Il se console assez facilement. Or, il arrive que son voisin est un brave cultivateur, père d'une couple de filles pas déplaisantes du tout, ma foi. Il n'en faut pas davantage pour aguicher Servule. Mais — est-ce timidité — ? — il profite toujours de l'absence des parents pour venir causer aux demoiselles. M. et madame T... vont-ils quelque part, ils sont certains d'apprendre à leur retour la visite de leur voisin. Un bon jour les deux soeurs décident de jouer un tour au galant. Elles montent dans leur chambre et guettent son arrivée. Quand il est à leur portée, sous la fenêtre, elles arrosent Servule d'une pleine tasse d'eau. Cette douche d'eau froide a son effet. Au retour de M. et madame T... le menuisier de boutique n'a rien de plus pressé que de venir les informer de sa mésaventure. "Écoute, Servule, lui dit le père, sans ambage, tu te plains que mes filles te font des affronts; viens quand nous y sommes et elles ne t'en feront pas". De fait, les deux espiègles ne se fussent pas permis cette pinte... d'eau en présence du paternel.

J'en finis là avec les amours de Servule, ses amourettes plutôt. Aucune n'eut d'ailleurs de conséquence, car le pauvre bougre devait mourir célibataire. Mais le bonhomme eut dans sa vie quelques aventures d'un autre genre.

J'ai dit au début que mon quêteux tirait de la patte. Il était jeune homme à l'époque de la guerre des Feniens et on prétend que sa claudication était un reliquat de cette guerre. Apparemment, Servule faisait partie de la milice du Bas-Canada. Toujours est-il que l'on serait venu le chercher pour aller combattre dans l'Ouest. Le conscrit n'aurait fait ni une ni deux et il aurait plongé dans le cap en arrière de chez lui, où il se serait cassé la jambe. Où l'on voit que l'horreur de la conscription n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier. Saint François de Sales avait des émules au Canada, même dans ce domaine.

Des moines ont prétendu que Servule boitait "par accoutumance". En tout cas, il aimait à dire à qui voulait l'entendre qu'il avait été de la guerre des "Fainéants". Je l'ai entendu de mes oreilles, dans mon très jeune âge, parler de ces événements auxquels il disait avoir été mêlé.

On est libre d'opter pour celle des versions que l'on préfère.

J'en viens, pour finir, à un bon tour que Servule se fit jouer certain soir, un de ces tours pendables comme il s'en jouait jadis dans nos campagnes alors que l'on croyait dur comme fer aux revenants, aux loups garous, à la chasse-galerie et aux "fi-follettes".

Notre homme avait eu un petit héritage d'Henriette T..., une parente sans doute. Mais on trouva, dans le voisinage, que la pauvre défunte n'avait pas souvent de messe recommandée pour le repos de son âme. Des jeunes gens s'organisèrent. C'est ainsi qu'un soir Servule entend tout à coup un bruit d'enfer dans le bocage d'épines bordant le chemin du Roi en face de sa masure. Le solitaire s'empresse de regarder à l'une de ses rares fenêtres. Horreur! Devant lui se dressent une grande main blanche et un spectre également blanc qui fait entendre d'une voix sépulcrale: "Je suis Henriette. Je veux des prières".

Le dimanche suivant, au prône, le curé de Saint-Jean-Port-Joli annonce, entre autres: "Une grand'messe pour le repos de l'âme de défunte Henriette T..., recommandée par Servule D... Plus d'un pouffa dans l'église ce jour-là.

Il a dû en faire un discours, Servule, quand, en arrivant au ciel, il a appris la vérité de la bouche de sa testatrice!

MON LOISIR.

Québec, 14 novembre 1943.

Dimanche, 5 décembre 1943

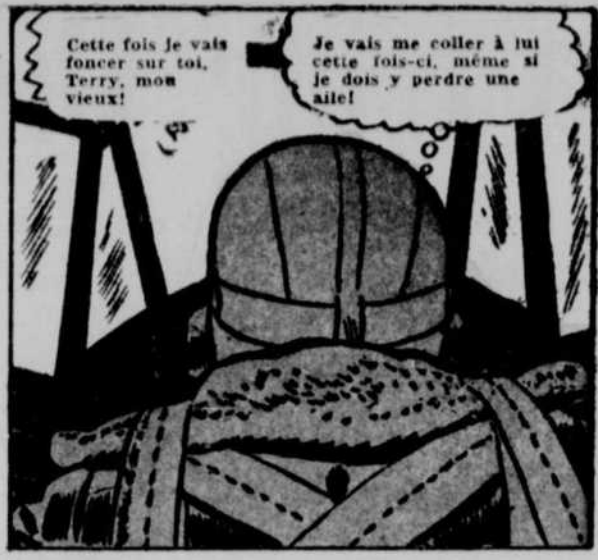
TERRY

ET LES PIRATES

PAR MILTON

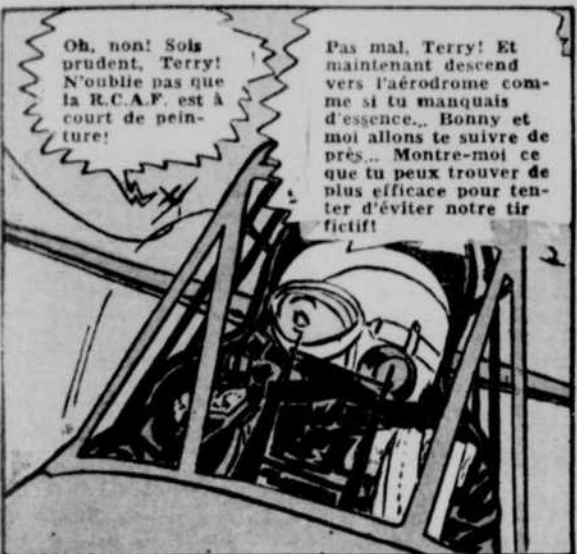


Terry à bord du P-40 et le lieutenant aviateur Bonny dans son Spitfire prailquent une nouvelle méthode d'attaque... Terry, n'oublie pas de plonger! Ne tourne pas avec lui... Il est trop rapide et trop ramassé... Suis bien mes directives...



Cette fois je vais foncer sur toi, Terry, mon vieux!

Je vais me coller à lui cette fois-ci, même si je dois y perdre une aile!



Oh, non! Sois prudent, Terry! N'oublie pas que la R.C.A.F. est à court de peinture!

Pas mal, Terry! Et maintenant descend vers l'aérodrome comme si tu manquais d'essence... Bonny et moi allons te suivre de près... Montre-moi ce que tu peux trouver de plus efficace pour tenter d'éviter notre tir fictif!



Tu ne vau pas mieux qu'un canard défunt, mon vieux! Mon Spitfire est encore trop vite pour toi, même dans un tour aussi brusque!

Très bien, Lee et Bonny... Atterrissez! Je vais vous couvrir... Soigne ta descente, Terry, mon garçon!



J'ai peur que vous ne soyez trop bon pour moi, M. Bonny!

Allons donc, Terry! J'ai un peu plus d'expérience et le Spitfire est un avion dangereux. Tu as tout ce qu'il faut pour réussir, mon vieux!



Hé, regardez-moi donc qui est ici pour assister à nos petits jeux! Où allez-vous comme ça?

Il faut que je me hâte... On m'accepte à bord de l'avion de transport qui part pour les Indes... Je reviendrai bientôt!



N'est-ce pas à bord de ce même transport que doivent s'embarquer les experts financiers chinois... Ça n'est guère prudent pour elle...

Terry! Nous n'avons pas le droit de parler de cela!



Je m'excuse, colonel Corkin... C'est parce que je m'inquiétais pour la sécurité de Mlle Grett.

Tu ne dois jamais oublier les règlements de sécurité générale pour qui que ce soit, Terry... Dès que ton avion sera prêt de nouveau, Terry, tu entreprendras ton exercice de "cross-country".



Tu es chanceux d'apprendre à combattre les Japonais sous les ordres d'un homme tel que le colonel Corkin, Terry!

Oui... Dis donc, Terry, nous avons un "cross-country" au programme... Si nous prétendions être une escorte de chasseurs pour le compte de l'avion de transport?...



Cela me va, mon vieux... Un peu de pilotage au-dessus de cet étrange pays me fera pas de mal à moi aussi!



Il y aura 91 ans le 8 décembre

La reine Victoria

signait la Charte de l'Université Laval

(suite de la page 3)

de Killowen, Lord J.-Russell	1894
Aberdeen, Lord S.-E., gouverneur général du Canada	1894
Prince, J.-E., professeur	26 avril 1899
Pérodeau, l'hon. M.-Narcisse, N.P., conseiller législatif	5 juin 1900
Lemieux, l'hon. juge F.-X., Québec	8 juin 1900
Choquette, l'hon. juge P.-A., Québec	8 juin 1900
Tailon, l'hon. L.-O., Montréal	29 oct. 1900
Béique, F.-G., Montréal	29 oct. 1900
Campbell, C.-S., Montréal	20 oct. 1900
Holt, Charles-M.	1900
Son Altesse Royale le Duc d'York et de Cornwallis	10 sept. 1901
Laurier, Sir Wilfrid, premier ministre du Canada	19 juin 1902
Smith, Lord Donald-Alexander,	1902

Landry, l'hon. juge Pierre-A., Québec	juin 1902
Langlois, l'hon. Charles, Québec	juin 1902
Pelletier, l'hon. Ls-Philippe, Québec	juin 1902
Charlebois, Jean-Alphonse, N.P., Québec	juin 1902
Delage, Jean-Baptiste, N.P., Québec	juin 1902
Belleau, Isidore-N., Québec	juin 1902
Bédard, Jos.-Ed., Québec	juin 1902
Tellier, Jos.-Mathias, Québec	juin 1902
Beauchamp, Jos., Montréal	8 juin 1904
Migneault, Harile, Montréal	juin 1904
Meredith, Frédéric, Montréal	juin 1904
Brodeur, l'hon. Louis-Philippe, Montréal	juin 1904
Minto, Lord, gouverneur général du Canada	4 nov. 1904
Grey, Lord, gouverneur général du Canada	nov. 1904
Pagnuelo, l'hon. juge Siméon, Montréal	28 mars 1905
Malouin, l'hon. juge Albert, Québec	29 mars 1905
Cannon, l'hon. juge Lawrence-J., Québec	29 sept. 1905
Roy, l'hon. Rodolphe, ministre, Gouvernement provincial	19 juin 1906
Taschereau, l'hon. L.-Alexandre, ministre, Gouvernement provincial	juin 1906
Devlin, l'hon. Charles, ministre, Gouvernement provincial	juin 1906
Montambault, D.-J.	juin 1906
Hamel, Narcisse	juin 1906
Drouin, Frs-Navier, Québec	juin 1906
Tessier, Cyrille-F., Québec	juin 1906
Delage, Cyrille-F., Québec	juin 1906
Grenier, Charles, Québec	juin 1906
Lamothe, Joseph-Cléophas, Montréal	1906
Tourigny, l'hon. Frs-Sim., Rimouski	31 mars 1909
Brune, Clarence-Marçon, Washington	7 sept. 1909
Constantineau, l'hon. juge Albert, Prescott, Ont.	7 sept. 1909
Fortin, l'hon. juge Thomas, Montréal	sept. 1909
Champagne, l'hon. juge Ls-N., Montréal	7 sept. 1909
Franeau, l'hon. juge Arthur-A., Montréal	sept. 1909
Mercier, l'hon. juge Arthur-A., Montréal	sept. 1909
Dandurand, l'hon. Raoul, sénateur, Montréal	sept. 1909
Belcourt, l'hon. Nap.-Antoine, Montréal	sept. 1909
Chaurest, Jos.-Adolphe, Montréal	sept. 1909
Audette, Arthur, greffier de la Cour d'Échiquier	15 déc. 1909
Tessier, l'hon. juge Auguste, Québec	20 déc. 1910
Letellier, l'hon. juge Blaise, Québec	déc. 1910
Pouliot, l'hon. juge J.-Camille, Québec	déc. 1910
Larochelle, Michel-S., commissaire du Service civil, Montréal	15 déc. 1911
Morin, Ls-Jos.-Siméon, professeur, Montréal	15 déc. 1911
Morin, Victor, N.P., professeur, Montréal	déc. 1911
de Connaught, Son Altesse Royale le Duc, gouverneur général du Canada	1912
McCorkill, l'hon. juge, Québec	5 juin 1914
Pothier, Aram-J., Québec	1914



● M. le maréchal Ferdinand FOCH, généralissime des armées alliées au cours de la guerre de 1914-1918, membre de l'Académie française, a été fait docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval, en 1921.

baron de Strathcona et Mi-Royal	16 juin 1902
Fitzpatrick, l'hon. Sir Charles, ministre, Gouvernement fédéral	juin 1902
Carroll, l'hon. Henri-George, ministre, Gouvernement fédéral	juin 1902
Bernier, l'hon. Michel-Edras, ministre, Gouvernement fédéral	juin 1902
Pelletier, Sir Alphonse-Pantaléon, sénateur	juin 1902
Parent, l'hon. Simon-Napoléon, premier ministre	juin 1902
Gouin, l'hon. Lomer, ministre, Gouvernement provincial	juin 1902
Duffy, l'hon. Henry-Thomas, ministre, Gouvernement provincial	juin 1902
Robitaille, l'hon. V.-P.-A., ministre, Gouvernement provincial	juin 1902
La Rue, l'hon. V.-Wescelas, conseiller législatif	juin 1902
Gagné, l'hon. juge J.-B.-Alp., Québec	juin 1902



● Son Exc. le comte d'ATHLONE, gouverneur général du Canada, a été fait docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval, le 25 septembre 1940.



● Son Exc. Paul CLAUDEL, ambassadeur de France et littérateur, a reçu, le 14 novembre 1928, un diplôme de docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval.

Le Blanc, l'hon. Pierre-Evariste, lieutenant-gouverneur, Québec	18 mai 1915
St-Laurent, Louis, professeur, Québec	mai 1915
Montpetit, Edouard, professeur, Montréal	21 déc. 1915
Perreault, Antonio, professeur, Montréal	déc. 1915
Richard, L.-Auguste, bienfaiteur, Québec	7 avril 1916

de Devonshire, Son Ex. le Duc, gouverneur général du Canada	13 juin 1917
Beaulieu, Ls-Emery, Montréal	1917
Duthoit, Eugène, délégué, France	21 déc. 1917
Gibson, l'hon. juge G.-F., Québec	30 mai 1919
Rivard, Adjudant, professeur, Québec	16 jan. 1920
Baillargeon, Elzéar, professeur, Québec	jan. 1920
Marchand, Aimé, professeur, Québec	1920
d'Auteuil, l'hon. juge, Québec	27 mai 1921
Sévigny, l'hon. juge, Québec	mai 1921
Foch, le Maréchal, France	1921
de Vimy, S. E. Lord Byng, gouverneur général du Canada	1921



● Sir WILFRID LAURIER, ancien premier ministre du Canada, a reçu, le 10 janvier 1902, un diplôme de docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval.

Stein, l'hon. juge Adolphe, Québec	5 juin 1922
Prévost, Joseph-Alfred, professeur, Québec	juin 1922
Gravel, Joseph, professeur, Québec	juin 1922
Roy, l'hon. juge Ernest, Québec	25 fév. 1924
Tessier, l'hon. juge Auguste, Québec	9 juin 1924
Galipeault, l'hon. juge Antonin, ministre, Gouvernement provincial	22 mai 1925
Perreault, l'hon. Jos.-Edouard, ministre, Gouvernement provincial	mai 1925
Veniot, l'hon. Pierre, premier ministre, Nouveau-Brunswick	3 juin 1925
Arseneault, l'hon. juge Aubrie, Ile du Prince-Edouard	juin 1925
Leblanc, l'hon. juge Arthur, Moncton	juin 1925
Roy, J.-Octave, N.P., Québec	15 juin 1925
Willington, Son Ex. Lord, gouverneur général du Canada	18 mars 1927
Cannon, l'hon. juge Lawrence-Arthur, Québec	9 déc. 1927
Lapointe, l'hon. Ernest, ministre de la Justice	15 juin 1928
Cannon, l'hon. Lucien, solliciteur général	juin 1928
Prud'homme, l'hon. juge L.-A., St-Boniface	juin 1928
Prendergast, l'hon. juge James, St-Boniface	juin 1928
Claudel, Son Ex. Paul, ambassadeur de France à Washington	14 nov. 1928
Zamenski, Joseph, Paris	14 fév. 1929
Lacoin, Gaston, Paris	fév. 1929
Bouffard, l'hon. juge Pierre, Québec	fév. 1929
Gelly, l'hon. juge Emile, Lévis	27 mars 1931
Angers, Philippe, N.P., Beauceville	1931
Bessborough, Son Excellence le Comte, gouverneur général du Canada	1932
Laliberté, l'hon. juge Wilfrid, Québec	27 jan. 1933
Belleau, l'hon. juge Noël, Lévis	27 jan. 1933
Gagné, Jules-Arthur, batonnier, Québec	27 jan. 1934
Langlais, l'hon. juge Roméo, Québec	24 avril 1934



● Lord HALIFAX, ambassadeur d'Angleterre aux États-Unis, a reçu, le 29 mai 1943, un diplôme de docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval.



● L'hon. juge Chs-Edouard DORION a obtenu le titre de docteur en droit de Laval après avoir présenté une thèse intitulée : "De l'admissibilité de la preuve par témoins en droit civil".

Patenaude, l'hon. E.-L., lieutenant-gouverneur	22 mai 1934
Melanson, S. E. Mgr Arthur, Moncton	26 mai 1937
Yelle, S. E. Mgr Emile, St-Boniface	26 mai 1937
Langlais, Antonio, Québec	26 mai 1937
Dubuc, l'hon. Lucien, Alberta	26 mai 1937
Ledoux, Henri, Woonsocket	26 mai 1937
Grégoire, J.-Ernest, maire de Québec	26 mai 1937
Léger, Georges-Nicolas, Haïti	26 mai 1937
Lafargue, André, Louisiane	26 mai 1937
Duplessis, l'hon. Maurice, premier ministre, Québec	26 mai 1937
Hébert, R. P. Joseph, Ottawa	26 mai 1937
Morand, l'hon. Lucien, Québec	31 mai 1937
Gagnon, l'hon. Onésime	31 mai 1939
A l'occasion du Congrès du Barreau canadien, Maughan, lord Frederic Herbert, Londres	16 août 1939
Charpentier, Jacques, Paris	16 août 1939
Hogan, Francis-J., États-Unis	16 août 1939
Duff, Sir Lyman Poore, Ottawa	16 août 1939
Beaulieu, Emery, Montréal	16 août 1939
Fiset, Sir Eugène, lieutenant-gouverneur, Québec	14 juin 1940
Michaud, l'hon. Enoil, ministre, Ottawa	14 juin 1940
d'Athlone, le très honorable comte, gouverneur général du Canada	25 sept. 1940
Rochette, l'hon. Edgar, ministre, Gouvernement provincial	20 avril 1941
Laurier, l'hon. Robert, ministre des mines dans le Gouvernement d'Ontario	30 avril 1941
Authier, l'hon. Hector, Ottawa	30 avril 1941
Murdoch, John-Y., Noranda	30 avril 1941
Hodges, Campbell Blackshear, président de l'université d'Etat de la Louisiane	16 août 1941



● Son Exc. Elie LECOT, président de la république d'Haïti, a été fait docteur en droit "honoris causa" de l'Université Laval.

Jalbert, Eugène, Woonsocket	16 juin 1942
Lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux États-Unis et chancelier d'Oxford	29 mai 1943
S. Ex. Elie Lecot, président de la République d'Haïti	8 oct. 1943

● Les attaques des Alliés sur la Ruhr industrielle constituent le plus grand assaut dans l'histoire. Pendant trois raids sur Hamburg, en juillet 1943, nous avons échappé autant de tonnes de bombes que les forces de l'air allemandes en ont laissé tomber sur Londres au cours des onze pires mois, c'est-à-dire depuis septembre 1940 à juillet 1941. Et l'on prédit que les raids sur Berlin dépasseront le record sur Hamburg.

Dimanche, 5 décembre 1943

LE PETIT COURRIER SANCTORAL

LES SAINTS DE LA SEMAINE

5 décembre

Saint Aupre ou saint Avre, curé et solitaire dans les diocèses de Grenoble et de Maurienne;

Bienheureux Barthélemy Fanti, carme de la Congrégation de Mantoue;
Saint Gerbold, évêque de Bayeux;
Saint Guillaume Niobé, solitaire et religieux;

Bienheureux Humble de Bisignano, convers des Mineurs réformés;
Saint Sabas, abbé.

6 décembre

Saint Nicolas, évêque et confesseur;
Saint Pierre Oascal, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, évêque de Jaën et martyr.

7 décembre

Saint Ambroise, évêque de Milan et Docteur de l'Eglise;
Sainte Fare, vierge.

8 décembre

L'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie;
Notre-Dame de Fourvières, à Lyon;
Saint Amé et saint Romaric, abbés.

9 décembre

Bienheureuse Claire-Isabelle Fornari, clarisse;
Saint Girons, évêque martyr, apôtre de la Châlosse;
Sainte Valérie, vierge et martyre à Limoges;
Sainte Léocadie de Tolède, vierge et martyre.

10 décembre

Vénéralable John Roberts, o.s.b., martyrisé à Tyburn;
Saint Melchhiade, Pape;
Notre-Dame de Lorette ou Translation de la maison de la sainte Vierge.

11 décembre

Vénéralable Arthur Bell, religieux franciscain et martyr de la Réforme protestante en Angleterre;
Saint Daniel, Stylite;
Le patriarche Joseph, gouverneur de l'Égypte;
Saint Luc le Stylite;
Saint Victor et saint Fuscien, apôtres de la Morinie, martyrs;
Saint Damase, Pape et Confesseur.

A L'ÉCOLE

— Voyons, Madeleine, toi dont la maman est couturière, tu dois savoir à quoi sert le coton ?
— A faire des robes de laine, Mademoiselle.

Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses
en page 8

1. — Quel est l'animal le plus fort ?
2. — Connaissez-vous l'utilité du cocotier ?
3. — Vivrez-vous vieux ?
4. — Combien de colons Maisonneuve enrôla-t-il en France, en 1653 ?
5. — Nos ancêtres étaient de grands chasseurs. Ne chassaient-ils pas parfois sur les terres du voisin ?
6. — Quel projet le juriste anglais Masères avait-il préparé pour asservir l'Église catholique au Canada ?

Le séminaire de Mayidi

Le séminaire de Mayidi est situé à 12 km. de Kisantu, près de la grande route qui, par delà Lemfu et Ngidinga, conduit au Kwango. Son érection est due à la générosité éclairée du baron Edmond Carton, de Wiart, qui fournit des fonds considérables et le plan, dressé, à titre gracieux, par l'architecte R. Houssiaux, de Bruxelles.

En 1933, une partie de la construction était sous toit : vinrent y habiter, venant de Lemfur, 13 élèves de philosophie, et les trois premiers étudiants en théologie. On continua en même temps la bâtisse ; celle-ci fut interrompue en 1935, et reprise en 1938 : l'année d'après, elle était terminée.

Mayidi est le grand séminaire "régional", ou "intervicarial" : Mayidi sert d'école de formation ecclésiastique supérieure pour plusieurs vicariats apostoliques : Kisantu et Kwango (R. P. Jésuites), Matadi (R. P. Rédemptoristes); Ipamu (R. P. Oblats de Marie-Immaculée). La direction en a été confiée, par la Congrégation de la Propagande à la Compagnie de Jésus. Les candidats, avant d'y être admis, ont achevé leurs humanités dans les petits séminaires de leurs vicariats respectifs (Lemfu, Kinzambi, Nkolo) ; leur séjour à Mayidi s'étend sur huit années d'études : 3 de philosophie, et cinq de théologie, interrompues par une année de régence dans un poste de mission.

En philosophie, on donne, outre les cours qui appartiennent en propre à cette branche, des éléments des diverses connaissances et de culture générale que comporte l'état ecclésiastique :

mathématiques, sciences naturelles, langues latine et nationale ; histoire, diction, musique. Après 4 années de théologie, les séminaristes sont ordonnés prêtres, mais passent encore une année d'études et de préparation plus immédiate, au séminaire même.

Mayidi comptait, en 1942-43, 69 élèves : 30 en théologie et 39 en philosophie ; 26 du vicariat de Kisantu, 22 de celui du Kwango, 15 du Matadi, 5 de la préfecture apostolique d'Ipamu.

Le 29 décembre 1937, fut le grand jour qui vit l'ordination des premiers prêtres formés par le séminaire ; deux sujets de Kisantu, et l'un du Kwango : c'était le terme de quinze années persévérantes de préparation.

Depuis, chaque année soit s'ajoutent de nouveaux prêtres indigènes. Ils sont actuellement au nombre de 24 : 12 dans le vicariat de Kisantu, 4 au Kwango, 2 à Matadi et 6 encore au séminaire.

Les services déjà rendus par l'œuvre du séminaire de Mayidi, services spécialement appréciés au moment où le recrutement d'Europe est devenu pratiquement impossible et les services qu'il est appelé à rendre par la suite, justifient les sacrifices demandés pour sa construction. Ses fondateurs n'ont pas considéré uniquement l'utilité pratique immédiate ; ils ont voulu, par le caractère architectural de l'édifice manifester l'importance qu'ils attachaient, avec l'Église, à la formation du clergé, et spécialement des prêtres indigènes, sortis du milieu chrétien nouveau, pour se dévouer au relèvement religieux, social et culturel de leur peuple.

LES LOUPS DE LA GRANDE ALLEMAGNE

Au tout début de la guerre actuelle a paru un livre qui a passionné à la fois les États-Unis et l'Empire britannique. L'auteur en était une jeune fille, Martha Dodd, fille de l'ex-ambassadeur des États-Unis en Allemagne, qui passa quatre années après de son père à Berlin, à étudier les plus grands chefs du national-socialisme.

Les portraits de ceux que Martha Dodd appelle "les loups du Troisième Reich" sont souvent cruels, mais toujours très pertinents et vivants.

Voici, tirés de ce livre, six instantanés des six chefs les plus éminents :

Adolf Hitler : "Une tempête de cruauté assainie de la peur des femmes... Un fanatique qui s'enivre de tortures..."

Maréchal Goering : "Le plus vicieux, le plus téméraire et le plus dangereux de l'Allemagne nationale-socialiste..."

Dr Goebbels : "La figure d'un reptile et l'âme d'un reptile..."

H. Himmler : "Autrefois, un pion avec l'existence la plus fade..."

Aujourd'hui l'architecte de la terreur, et l'homme à suivre..."

Von Ribbentrop : "Il porte la marque de la richesse acquise... Un snob doublé d'un révolutionnaire..."

Alfred Rosenberg : "Le second dans l'ordre de ceux que l'on déteste. Un nazi fanatique et psychopathe..."

LES THEORIES PAIENNES

La révolution évangélique proposait au monde romain l'expérience la plus ardue, la plus contraire à l'instinct de l'homme, mais qui seule puisse tenir ce qu'elle promet : l'expérience de l'amour. A une époque où l'homme ne pensait qu'à lui et n'aimait que lui, où il réussissait lentement et au prix d'indignes efforts, à aimer pendant quelque temps sa femme et ses enfants, à supporter ses compagnons d'armes et de meurtre, le Christ opposait à cette puissance une autre puissance : l'amour des amis et l'amour des ennemis. Les anciens avaient bien connu l'amour, mais c'était Eros, frère de la mort. L'amour chrétien vit, est frère de la vie. Pour les Grecs, c'était la beauté ; pour les Romains, la puissance ; pour les productivités d'aujourd'hui, c'est l'argent ; pour les chrétiens, c'est l'amour, l'amour qui est une flamme qui va fondre dans une même coulée les produits hétérogènes de la latinité, de l'hellénisme, du germanisme pour créer une civilisation chrétienne.

A combien de reprises, chers auditeurs, l'Église n'a-t-elle pas jeté ses cris de charité à la face du monde ! Tout ce qu'on a fait pour l'amour des hommes et de la paix, c'est elle qui l'a inspiré. Chaque fois que les sociétés modernes s'éloignent de l'idéal chrétien, chaque fois qu'elles se rapprochent de l'hédonisme matérialiste, des

LE BONHEUR VRAI DE LA FAMILLE

IV.—ASSOCIATION DE LA SAINTE-FAMILLE

Cette Oeuvre a été fondée en 1861 par le Rév. Père Francoz, S.J. Elle a été approuvée et enrichie d'indulgences par le pape Pie IV, le 5 janvier 1870 et par Léon XIII, le 20 novembre 1890 et surtout par le Bref du 14 juin 1894.

Ce dernier donna à l'Oeuvre de nouveaux statuts et fixa son centre à Rome, son organisation par diocèse et par paroisses dans le monde entier. La direction générale en fut confiée au Cardinal vicaire du Souverain Pontife. En outre, cette Oeuvre possède des Directeurs diocésains et des Directeurs locaux.

Une fête universelle de la sainte Famille a été établie par Léon XIII. Elle se célèbre le troisième dimanche après l'Épiphanie.

CONSECRATION

des familles chrétiennes à la Sainte Famille

O Jésus, notre aimable Rédempteur, qui, envoyé du ciel pour éclairer le monde par la parole et par l'exemple, avez voulu passer la plus grande partie de votre vie mortelle, humblement soumis à Marie et à Joseph, dans la pauvre maison de Nazareth, et avez consacré cette Famille, destinée à être le modèle de toutes les familles chrétiennes, daignez accueillir avec bonté cette maison, qui maintenant se donne à vous tout entière. Protégez-la, gardez-la et maintenez en elle votre divine crainte avec la paix et la concordie de la charité chrétienne, afin qu'elle devienne semblable à votre Famille, son divin modèle, et que tous les membres qui la composent, sans en excepter un seul, puissent un jour jouir de la béatitude éternelle.

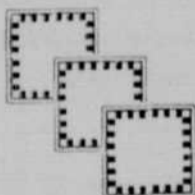
O Marie, Mère très aimable de Jésus et notre Mère, faites, par votre miséricordieuse bonté, que Jésus agréé notre consécration et nous accorde ses bienfaits et ses bénédictions.

O Joseph, ô très saint gardien de Jésus et de Marie, accordez-nous le secours de vos prières dans toutes les nécessités de l'âme et du corps, afin qu'avec vous et la bienheureuse Vierge Marie nous puissions payer le tribut éternel de la louange et de l'action de grâce à Jésus-Christ, notre divin Rédempteur.

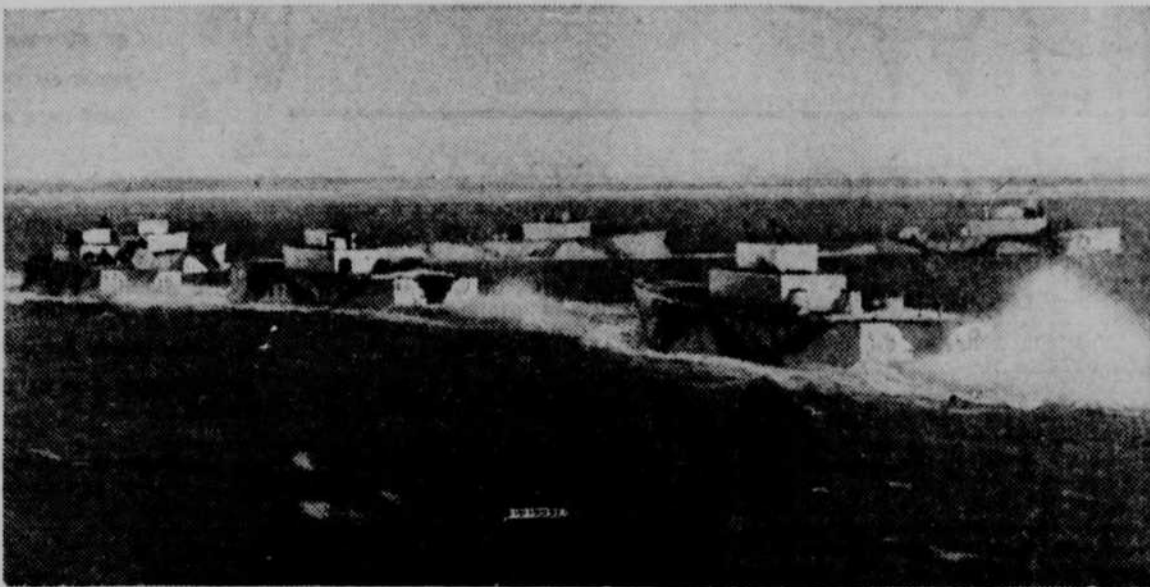
● Cette formule de consécration a été rédigée par ordre de Sa Sainteté Léon XIII et proposée aux fidèles par lettre communiquée à tous les évêques.

théories païennes de la classe ou de la race, chaque fois aussi nous voyons le monde s'approcher davantage de la guerre et du sang.

(Radio-Maroc, extrait d'une causerie religieuse, 25 juillet 1943).



● On voit ici des navires de faible tonnage, employés par la Marine Royale pour assister et protéger les grosses unités dans les opérations de débarquement. Ces petits navires, vailants et agiles, sont des aides d'une valeur énorme, et sans eux, bien des assauts amphibis n'auraient pas connu de succès.



Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1. — L'animal le plus fort, pour aussi surprenant que cela puisse paraître, est le scarabée...

C'est un savant naturaliste qui, après de longues et laborieuses expériences, est arrivé à cette constatation assez inattendue.

En effet, un scarabée d'un poids de 14 grammes est capable de traîner un objet de 1.560 grammes sur une certaine distance et sans montrer d'effort apparent. Pour faire aussi bien que le scarabée, un homme de 185 livres devrait déplacer une masse de 21.000 livres.

L'homme, même qu'il s'appelle Louis Gyr ou Victor Delamarre, n'en est pas encore là !

2. — Le coquelicot est peut-être l'arbre le plus utile de la terre. Les noix qui ne sont pas encore mûres fournissent de l'eau fraîche; une seule noix contient un à trois litres d'eau claire, presque pure, ayant un léger goût sucré. La noix, lorsqu'elle est mûre, est très nutritive et excellente à manger; son lait remplace avec avantage celui de la vache. Les jeunes bourgeons font de bons plats semblables à des choux verts. On fabrique du vin, par la fermentation de la sève contenue dans les tiges de fleurs; ce vin peut se transformer en vinaigre ou bien sa distillation produit de l'eau-de-vie. Les coquilles des noix sont utilisables comme récipients et ustensiles de ménage pouvant même aller sur le feu. Avec les fibres qui enveloppent la coquille, on fait toutes sortes d'étoffes, de la toile, et même de la toile à voile, des cordages et des câbles pour les vaisseaux. Son suc, enfin, fournit de l'encre.

et les feuilles, des plumes à écrire, et du beau papier.

3. — Beaucoup de gens, en parlant d'un homme intelligent, disent, d'un air entendu : "Il est trop intelligent, il ne vivra pas vieux !"

Si ces personnes consultaient maintenant la biographie des grands "travailleurs du cerveau", elles seraient bien étonnées, à mon sens du moins ! Voyons un peu : La Fontaine a vécu soixante-quatorze ans; Boileau, soixante-quinze ans; Bossuet, soixante-dix-sept ans; Corneille, soixante-dix-huit ans; Lamartine, soixante-dix-neuf ans; Chateaubriand, quatre-vingts ans; Victor Hugo, quatre-vingt-trois ans; Voltaire, le patriarche de Ferney, quatre-vingt-quatre ans; et enfin, le plus vieux de tous, l'auteur des Entretiens sur la pluralité des mondes, le savant Fontenelle, qui vécut cent ans, très exactement (1657-1757). Qui l'aurait dit ? Qui l'aurait cru ?

4. — On peut bien croire que le voyage de Maisonneuve en France durant l'année 1653 sauva l'existence de cette ville prédestinée. Grâce aux souscriptions qu'il avait obtenues de toutes parts, il réussit à enrégimenter 150 colons parmi les populations les plus laborieuses et les plus habiles de France. Tous ces colons ne vinrent pas au Canada, cependant, car plusieurs moururent en mer. D'autres désertèrent peut-être quelque temps avant le départ. Le rôle d'embarquement comporte cependant 103 noms. Plusieurs d'entre eux sont encore connus de nos jours et les descendants de ces pionniers conti-

A propos de

TIMBRES

SUEDE

La naissance d'Oscar Montelius, archéologue, vient d'être commémorée par un timbre de 15 ore et un autre d'une couronne et 20. Montelius naquit le 9 septembre 1843 et est mort en 1921.

nent à travailler pour le progrès de leur ville et de leur pays.

5. — La chasse fut toujours en effet la passion de nos gens. Sous le régime français le gibier devait être abondant et facile à abattre. Cependant, les gens ne se faisaient pas faute de piétiner les récoltes pour rejoindre la perdrix ou la caille qu'ils voulaient déguster au souper. D'autres passaient à travers champ, brisaient les clôtures et portaient ainsi les bêtes à traverser du pacage au champ de blé. Ces frasques furent sévèrement réprimées à la suite d'une ordonnance émise par le Conseil Supérieur, le 6 juillet 1676. Les contrevenants étaient passibles d'amende et du paiement des dommages.

6. — C'est dans le plus grand secret que Masères prépara son plan pour asservir l'Eglise catholique du Canada. C'est ainsi que suivant ce plan le gouvernement pouvait ériger les paroisses, nommer aux cures et recevoir les dîmes. Les prêtres auraient été tenus de prêter serment contre l'autorité du pape. Ils pouvaient se marier, de même que les religieuses et les religieuses. Comme on le voit, le projet, s'il avait été adopté, aurait eu pour effet d'anéantir l'Eglise du Canada.

MOTS pour RIRE

Une farce de Labouchère

Le député anglais Henry Labouchère se rendant en Allemagne, vit, avec fureur, à la frontière, que des douaniers bouleversaient ses malles de fond en comble.

— Vous allez remettre mes effets en ordre ! s'écria-t-il après la visite.

On lui répliqua que ce n'était pas aux douaniers de refaire les malles des voyageurs.

— Well ! je resterai ici jusqu'à ce qu'on m'ait donné satisfaction. En attendant, donnez-moi une formule de télégramme.

Labouchère rédigea la dépêche suivante :

— Prince de Bismarck. Regrette empêchement dîner chez vous demain soir. Suis retenu ici pour temps indéterminé.

L'affolement fut indescriptible à la douane de Herbesthal. En un clin d'oeil, les malles de l'invité du chancelier furent bouclées, et, cinq minutes plus tard, le malin Labouchère, accablé de courbettes, roulait vers Cologne.

Un peu tard

Un officier français ayant reçu une balle dans la cuisse fut transporté chez lui, où les premiers médecins furent appelés. Pendant huit jours, ils ne firent que sonder et chercher. L'officier, qui souffrait beaucoup, leur demanda ce qu'ils cherchaient.

— Nous cherchons la balle qui vous a blessé.

— Mille bombes ! s'écria l'officier, il fallait donc me dire cela plus tôt; je l'ai dans ma poche.

Ruse de guerre

Les Sybarites eurent, dit-on, la bizarre idée de dresser leurs chevaux pour la danse, et avec tout de succès que Pline assure que toute leur cavalerie avait des chevaux ainsi dressés.

Les Crotoniates, qui leur faisaient la guerre, s'en étant aperçus, firent secrètement apprendre à leurs trompettes les airs de ballets qu'on faisait danser à ces chevaux et, les ayant fait sonner quand la cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au lieu de suivre pour le combat les évolutions de la bataille, se mirent tous à danser, ce qui leur fit perdre la victoire.

Madame est rentrée

Madame revient de voyage et demande à sa femme de chambre si, pendant son absence, elle a pris soin de ses chères bêtes.

— Oui, madame, il m'est arrivé une fois seulement d'oublier de donner à manger au chat.

— J'espère qu'il n'en a pas souffert.

— Oh ! non, madame, il a mangé le canari et le perroquet.

Pas d'ascenseur

Deux alpinistes s'adressant à un hôtelier :

— Nous devons faire, demain matin, l'ascension du Mont-Blanc. Avez-vous une chambre pour nous ?

— Oui, il m'en reste une au cinquième étage. Mais il n'y a pas d'ascenseur !

— Pas d'ascenseur ? Mais c'est insensé ! En voilà un hôtel !

● Le MARIN dit qu'il peut faire deux CARRES "parfaits" avec DIX allumettes.

● Pouvez-vous en faire autant ?

AU RESTAURANT

Le garçon. — Le biftek était son m'sieu ?

Le client. — Excellent... depuis que je l'ai mangé je me sens une force de plusieurs "chevaux".

POUR L'ANE

Le propriétaire. — Je puis vous céder ces deux chambres et vous permettre l'usage de la cuisine à raison de \$35 par mois.

Le visiteur. — Et où se trouve l'écurie ?

Le propriétaire. — Quelle écurie ?

Le visiteur. — Pour l'âne qui vous paiera ce prix-là ?

UNE EXPERIENCE

Une malade vient consulter le docteur T... pour un rhumatisme. Ce dernier palpe, questionne et finit par écrire une ordonnance. Au moment où la cliente va se retirer, le médecin l'arrête :

— Madame, lui dit-il, si mon ordonnance vous procure quelque soulagement, veuillez m'en informer au plus vite, car, depuis dix ans, je souffre moi-même d'un rhumatisme aigu dont je n'ai jamais su me guérir.

SOLUTION

FIAT LUX ...

— Nous discutons, tout à coup il me tombe dessus, j'en ai vu les trente-six chandelles ?

— C'était fatal, de la discussion devait jaillir la lumière!...

LES CHIFFRES

Voici la solution du problème de chiffres :

1 2 3 4 5 6 7 9
 1 1 1 1 1 1 1 1 1

LA LANGUE

— Dis papa, pourquoi appelle-t-on notre langue "la langue maternelle" ?

— Parce qu'on ne pouvait décentement pas l'appeler la "langue paternelle". Tu sais bien que ta mère ne me laisse jamais placer un mot.

● Combien y avait-il de nains avec Blanche-Neige ?

● En quelle année les "Pèlerins" arrivèrent en Amérique ?

● Combien de jours en un an ?

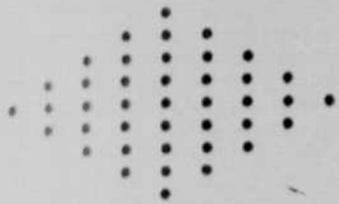
● Combien d'onces dans une livre de Troy ?

● Combien y a-t-il de grands lacs ?

2,009

Jeux d'esprit

MOTS EN LOSANGE



— On en trouve une dans un millier.
— Graine aimée des petits oiseaux.
— Habitude bizarre et parfois ridicule.
— Attribut classique de la folie.
— Monstre mythologique tué par Thésée.
— Longue suite d'invocations pieuses.
— Boîtes à aiguilles, à lunettes, etc.
— Point de départ de chaque chronologie spéciale.
— Même dans un millier on n'en trouve qu'un seul.

CHARADE

Craignez-vous de vous déranger ? Non. Alors, chez le boulanger, Rendez-vous, et sans plus attendre Car c'est là que vous trouverez Sans doute ce que vous cherchez. D'ailleurs, à quoi bon vous [l'apprendre ? N'êtes-vous pas un peu divin, Et vous demanderai-je en vain La note à laquelle je pense ? Répondez-moi sans hésiter, Afin de pouvoir mériter Tout au moins une récompense. Elle vit en société, Est souvent donnée en exemple. Ah! combien devraient l'imiter ! Mais est-il besoin d'insister, D'en faire un éloge plus ample ?

LOGOGRIPHE

— Fleuve lointain aux bords superbes,
Où se voient, dans les hautes herbes,
Tigres, lions, fiers animaux.
La chaude saison y rapporte
Germes mauvais de toute sorte,
Provoquant, hélas! bien des maux.
— Tout près de nous, fidèle, il [veille,
Et tandis que le mal sommeille,
Nous tend sa secourable main,
Il nous dit : "Pars, reviens en [France ;
Ayant aujourd'hui la souffrance,
Tu peux être guéri demain."

SOLUTION

des problèmes proposés la semaine dernière.

LES FAUTES

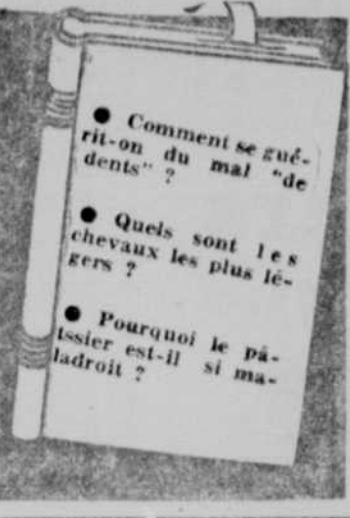
Les 25 fautes du dessin sont les suivantes :

- 1 Il n'y a pas de plinthe. — 2 Un lé est mal collé.
- 3 Il n'y a pas de retombée de plafond. — 4 2 lés sont différents.
- 5 La plinthe ne vas pas jusqu'au bout. — 6 La porte s'ouvre dans le vide. — 7 Les paumelles sont du même côté que la serrure.
- 8 L'entrée de la serrure est à l'envers. — 9 La glace est trop haute. — 10 Elle n'est pas accrochée. — 11 On n'aurait pas pu poser le papier en la laissant en place. — 12 La fenêtre à guillotine a un battant superflu.

La table

14 Les tréteaux ne sont pas com-

LA FOIRE AUX CALEMBOURS



plets. — 14 On ne pose pas le pot de colle sur la table pour ne pas la salir. — 15 Le pot à une anse au lieu d'une poignée. — 16 Un rouleau de papier posé par terre n'a pas ce mouvement. — 17 L'autre rouleau ne pourrait pas tenir ainsi qu'il est placé. — 18 Le pinceau n'est pas en équilibre.

Les échelles

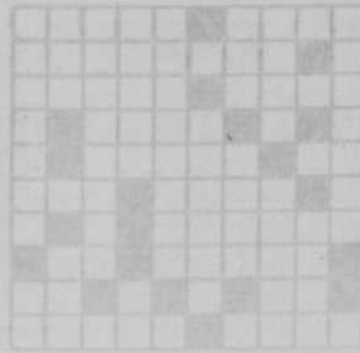
19 Elles sont dépareillées. — 20 Elles ne sont pas réunies ensemble. — 21 L'un a six échelons, l'autre en a dix. — 22 Les échelons commencent trop bas. — 23 Certains échelons sont sciés. — 24 Le lustre n'est pas au milieu du plafond. — 25 On ne laisse pas le tapis dans une pièce où l'on fait de la peinture.

LA FOIRE AUX CALEMBOURS

1. — Ils se servent de lignes.
2. — Parce qu'on y voit des tombeaux (tons beaux).
3. — Dans l'Ecosse (les cosses), et dans les rivières parce que c'est là que les petits pois sont (pois-

Mots croisés

Problème No 352 et solution du No 351



VERTICALEMENT

1.—Partie de la messe entre la Préface et le Canon; — soit article ou pronom personnel. — 2.—Notre ami lointain; — interjection marquant un soulagement après une fatigue. — 3.— Prières formées d'une longue suite de courtfes invocations. — 4.— Morceau de bois long, étroit et mince, servant dans les constructions; — particule romant titre. — 5.—Durée qui n'a ni commencement ni fin. — 6.—De proportion gigantesques. — 7.—Vase de forme variée; — pensée; — image d'une chose dans l'esprit. — 8.—Jeune quadrupède domestique; — large sillon. — 9.—Tronçon pour transporter de l'eau, la vendange. — 10.—Tranche de pain recouverte de beurre ou de confiture.



HORIZONTALEMENT

1.—Siège pour cheval ou pour bicyclette; — portion attribuée à chacun. — 2.—Navigation aérienne. — 3.—Claire et précise; — petit, c'est une promenade saine et agréable. — 4.—Le bon foyer familial. — 5.—Adverbe de négation; — préfixe de répétition ou de duplication. — 6.—Lisse et plat; — corps chimique employé le plus souvent comme teinture. — 7.—Nombre assez élevé. — 8.—Forment la charpente solide du corps; — corindon fort dur réduit en poudre et servant à polir, à user les métaux, le diamant. — 9.—Parcours des yeux sur le papier; — adjectif indéfini ou numéral. — 10.—Résultat d'une cause; — qui existe vraiment.

MOTS DE ROISSANTS

H E U R T E R
H E U R T E
H E U R T
H E U R
H E U
H E
H

REBUS GRAPHIQUE

Il est assis sur le sofa. (Il est assis sur LE sauf A).

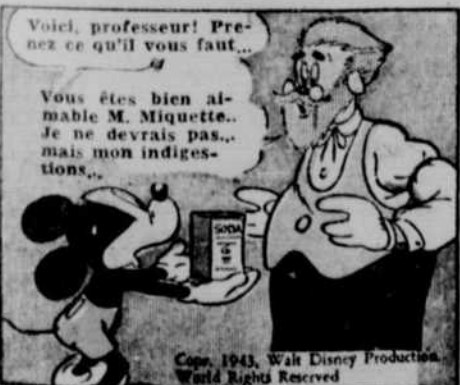
LES MOTS SANS TÊTES, VITE RETROUVES

Gui + de = guide; gui + don = guidon; gui + gnou = guignon; gui + mauve = guimauve; gui + née = guinée; gui + pure = guilpure; gui + se = guise; gui + tare = guitare; gui + terne = guiterne.

LES FUSILS

La caisse renfermait 60 fusils.

LA SOURIS MIQUETTE



Copyright © 1943, Walt Disney Productions. All Rights Reserved.

SE DE CONTINUÉ...

CHRONIQUE DES CERCLES DE JEUNES NATURALISTES

No 423 5 déc. 1943

Directeur: Louis-Philippe AUDET, 88, Grande-Allée, Québec.

Un grand concours de la Société zoologique

Comme le laissait pressentir notre dernière chronique, nous inaugurerons dans quelques semaines, soit le 2 janvier 1944 de nouvelles rubriques dans la page des Jeunes Naturalistes. L'une de ces innovations et non des moins intéressantes sera le grand concours lancé sous les auspices de la Société Zoologique de Québec.

Ces concours dont le but sera de mieux faire connaître notre faune seront ouverts au public en général et particulièrement aux membres des Cercles de Jeunes Naturalistes. Ils comprendront plusieurs séries de questions, généralement 10 séries sur un sujet déterminé. Ces questions seront puisées dans un volume de vulgarisation que l'on peut se procurer facilement. C'est ainsi que la première série de 100 questions réparties en 10 sections de 10 questions chacune sera choisie dans l'excellent ouvrage de Claude Mélançon: "Nos animaux chez eux".

Il faudra répondre aux questions dans la quinzaine qui suivra leur publication. C'est ainsi que les réponses aux questions du 2 janvier devront nous parvenir avant le 17 de ce mois. Dans la chronique du 16 paraîtra la deuxième tranche de 10 questions, et dans celle de 23 janvier nous donnerons les réponses aux questions série 1 No. 1.

Un prix sera attribué pour chaque groupe de 10 questions au concurrent qui se classera le premier. Si plusieurs candidats obtiennent le maximum des points, le nom du gagnant sera tiré au sort. De plus, la Société Zoologique accordera 3 prix (\$15, \$10, \$5.) qui seront distribués aux trois premiers concurrents qui obtiendront le plus de points dans la série de cent questions. Des précisions complémentaires concernant ce concours suivront dans les chroniques subséquentes.

Nous espérons que les candidats se feront nombreux et persévérants. Dites-le à vos amis et incitez-les à prendre part au concours. N'oubliez pas la date et surveillez le supplément de "l'Action Catholique" du 2 janvier 1944.

Louis-Philippe AUDET.

Pour comprendre le fruit

• Par Roger Gauthier

LES FRUITS SECS

Quand la fleur s'est épanouie, son rôle n'est pas terminé. Au contraire, il commence. Certes, bientôt la corolle, — seul objet d'intérêt pour le profane parce qu'elle est faite de pièces voyantes, — la corolle va se faner. La fleur, hier joie des yeux, apparaît comme une chose inutile et morte, à laquelle on ne porte plus attention et qu'on s'empresse même de rejeter. Pourtant observez bien ce qui se passe quand, dans un jardin, une fleur se fane, une fleur de pois de senteur, par exemple. Au bout de quelque temps, vous remarquerez, à l'endroit même où elle se trouvait, une gousse contenant des graines. La fleur n'a donc pas disparu entièrement. Elle s'est transformée.

DE LA FLEUR AU FRUIT

En effet, lorsque la fleur s'ouvre, elle n'est qu'au début de sa carrière. Les pièces qui attirent alors les regards jouent en réalité un rôle de second plan. Ce sont de simples enveloppes, dont la disparition ne doit pas trop nous impressionner. La corolle brillante, c'est le décor en toile peinte. Pendant qu'elle monopolise l'attention, les phénomènes importants, qui laisseront des traces de leur passage, prennent place en un autre endroit de la fleur.

Les étamines et le pistil, qui sont les organes reproducteurs, commencent à remplir leur rôle. Les grains de pollen, formés dans les étamines, sont transportés sur le stigmate du pistil. Là le pollen germe. Il produit un tube plus ou moins long, le tube pollinique. A la base du pistil, appelé ovaire, se trouvent un ou plusieurs petits corps arrondis, les ovules. Le tube pollinique a pour rôle de conduire là les éléments reproducteurs mâles. Il y a union de ces éléments reproducteurs avec ceux de l'ovule; ce phénomène s'appelle fécondation. Les ovules ensuite deviennent les graines et l'ovaire se transforme en fruit.

Pour le botaniste, le fruit n'est donc pas nécessairement un objet juteux et sucré, destiné à être mangé; c'est essentiellement le pistil, l'ovaire de la fleur, transformé après la fécondation. Il contient des graines, qui produiront de nouvelles plantes, — chaque graine renfermant déjà une plantule, entourée de réserves dont elle se nourrira au moment de la germination, et protégée par des enveloppes appelées téguments.

Mais en se modifiant pour devenir le fruit, le pistil peut subir des transformations plus ou moins profondes: on aura des fruits de divers types. Il en est qui demeurent secs à maturité. Parmi ceux-ci, les uns s'ouvrent d'eux-mêmes et laissent échapper leurs graines, comme la gousse du pois de senteur. D'autres au contraire ne s'ouvrent pas: la graine germe à l'intérieur et finit par percer les parois qui l'enveloppent. Vous avez tous remarqué ces objets ressemblant à de minuscules hélices d'avion, qui tombent en tournoyant des érables: ce sont les fruits de l'érable, que l'on nomme samares. Ils appartiennent à la catégorie des fruits secs qui ne s'ouvrent pas. Ainsi en est-il des samares de l'orme. De même le gland du chêne est un fruit sec, contenant une seule graine volumineuse, et ne s'ouvrant pas à maturité.

LES FRUITS CHARNUS

D'autres fruits au contraire deviennent juteux: ce sont ceux que nous connaissons le mieux: on les appelle des fruits charnus. Les uns, par exemple le raisin, sont entièrement charnus, sauf les graines. D'autres ne le sont que partiellement, comme la cerise ou la prune. Vous avez ci-contre une illustration montrant comment la fleur du cerisier s'est transformée en cerise: l'ovaire seul, qui occupe le centre de la fleur, participe à la constitution du fruit. Ses parois s'épaississent en une pulpe juteuse, excepté la région interne, qui durcit et forme le noyau contenant la graine, bien visible dans votre dessin. Si vous coupez une cerise par le milieu, en ayant soin de fendre en même temps le noyau, vous pouvez vous rendre compte que le noyau n'est pas une graine comparable aux pépins du raisin. Dans la cerise, comme dans la prune, la graine est l'amande à l'intérieur du noyau.

Je vous ai dit que le fruit provient du pistil de la fleur. Assez souvent d'autres pièces florales concourent à sa formation. Par exemple dans la pomme. On a illustré pour vous une fleur de pommier. Comme vous pouvez voir, la base de la corolle, du calice et des étamines s'est intimement soudée au pistil. Une bonne partie de la pomme provient aussi des enveloppes de la fleur, dont l'extrémité persiste d'ailleurs et forme ce qu'on appelle l'ombilic. Il en va de même de la

tomate, qui est bien un fruit puisqu'elle contient des graines.

LES FRUITS AGREGES

Tous les fruits mentionnés jusqu'ici sont des fruits simples. Ils proviennent d'une seule fleur ayant un pistil unique; les fleurs du pois de senteur, du cerisier, du pommier n'ont qu'un pistil et qu'un ovaire. Quand la fleur a plusieurs pistils, elle produit un fruit agrégé, telles la framboise ou la fraise.

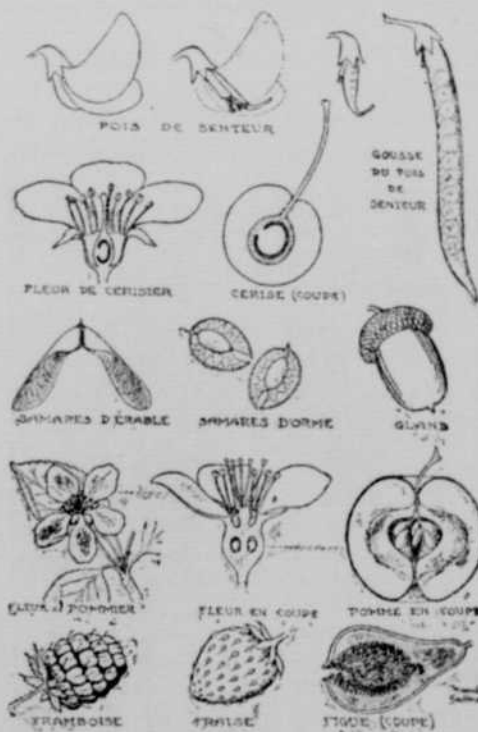
Chaque partie, chaque petite masse charnue de la framboise est l'équivalent d'une cerise tout entière; au centre se trouve un noyau comparable à celui de la cerise, et contenant une graine. Dans la fleur du framboisier, il y avait plusieurs pistils: chacun d'eux s'est transformé en un fruit agrégé. Les grains durs que l'on sent en mangeant des framboises sont les noyaux de chaque unité de ce fruit agrégé: la graine est à l'intérieur.

La fleur du fraisier possède également plusieurs pistils. Mais elle subit des modifications très différentes. La masse de la fraise provient du réceptacle. Le réceptacle est l'endroit de la tige où sont attachées toutes les parties de la fleur: chez le fraisier, il se développe beaucoup et devient très charnu. La fraise est, si l'on veut, un faux fruit: les fruits vrais demeurent secs et petits: ce sont les minuscules grains visibles sur la fraise.

LES FRUITS MULTIPLES

Ailleurs plusieurs fleurs et les parties avoisinantes s'unissent pour former ce qu'on appelle un fruit multiple: ainsi la figue et l'ananas.

La figue a pour origine un réceptacle, comme la fraise. Mais entre les fruits de ces deux plantes, il y a deux différences. D'abord, dans la figue, il s'agit du réceptacle non pas d'une, mais d'un grand nombre de fleurs toutes petites. Ce réceptacle, d'autre part, au lieu de devenir convexe se creuse, de sorte que les fleurs et les vrais fruits se trouvent enfermés en une sorte de bouteille, comme le montre l'illustration de votre livret. La figue provient du réceptacle de plusieurs fleurs: c'est un fruit multiple.



L'ananas appartient à la même catégorie de fruits. Il est produit par une plante tropicale herbacée, vivace, à tige courte. Les fleurs sont nombreuses. Elles entourent un axe charnu, couronné par une touffe de feuilles persistantes. A maturité toutes les fleurs individuelles et l'axe qui les porte se transforment en une masse volumineuse, et constituent le fruit tel qu'on le trouve dans le commerce. Celui-ci provient donc d'un grand nombre de fleurs. De l'extérieur, on peut remarquer les bractées ou enveloppes de chacune, on les enlève avant de consommer le fruit. Chaque carré que l'on voit à l'extérieur d'un ananas correspond à une fleur.

Pour le botaniste, le fruit a donc une signification précise: c'est l'ovaire de la fleur, avec parfois ses parties annexes, qui s'est développé et est parvenu à maturité. Il n'est pas nécessairement charnu et comestible. Il renferme des graines qui assureront la propagation de la plante.

FRUITS ET LEGUMES

Dans le parler populaire, on a tendance à restreindre le nom de fruit aux seuls fruits charnus et sucrés. On leur oppose les légumes, terme qu'on applique à toutes les potagères. Il ne faut pas confondre le sens populaire et le sens botanique de ces mots. Toutes les fois qu'on a affaire au pistil, à l'ovaire d'une fleur parvenue à maturité et contenant des graines, on a un fruit au sens botanique du terme. Ainsi la tomate, qui contient des graines et qui provient de la transformation d'une fleur, est un fruit, bien qu'elle soit en même temps considérée comme un légume. De même le concombre. Les grains des céréales, les graines de maïs par exemple ou de blé, sont également des fruits.

Même en ne tenant pas compte des céréales, les fruits tiennent une place importante dans l'alimentation de l'homme. Dans les pays comme le nôtre ils viennent s'ajouter heureusement aux mets principaux. Sous les climats plus chauds, ils jouent un rôle plus considérable encore. L'histoire de la plupart des fruits actuellement dans le commerce est liée depuis longtemps à celle de l'homme. Presque tous paraissent originaires de cette région de l'Asie qui semble avoir été le berceau du genre humain. De là, l'homme, au cours de ses migrations vers l'ouest, les transporta aux rives de la Méditerranée. La pomme, la poire, l'orange, la banane sont connues depuis 3 ou 4,000 ans. Olive, datte, figue sont mentionnées fréquemment dans la Bible et dans tous les auteurs anciens.

Par la culture, l'homme a considérablement modifié nombre de fruits. Il s'est attaché à propager les variétés plus charnues, ou plus sucrées, ou plus propres à flatter en quelque façon ses goûts. Les caractères qu'il recherche ne sont pas toujours les plus favorables à la survie de la plante. L'horticulture a par exemple développé des fruits sans graine où l'ovaire se transforme en fruits sans que l'ovule ait été fécondé. Ainsi les oranges et les raisins sans pépins, la banane, l'ananas. Si de telles plantes n'étaient sans cesse propagées par des moyens artificiels, elles auraient évidemment tôt fait de disparaître.

Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'une infime minorité de fruits comestibles et utilisés par l'homme. N'oubliez pas, en effet, que toutes les plantes à fleurs — elles forment la masse des végétaux que vous connaissez, — produisent des fruits, et que le grand rôle des fruits est de contenir les graines. Celles-ci assureront la reproduction des plantes, desquelles dépend toute vie sur terre.

(Reproduction autorisée par Radio-Canada).

HISTOIRE AMERICAINE

Ce sont deux grands beaux garçons d'Amérique, deux sportsmen à large carrure et à figure claire et saine de buveurs d'eau.

Ils sont venus en France, parce qu'ils y sont venus, déjà, étant très jeunes, pendant la grande guerre. C'est une joie pour eux, par cette belle journée, de se promener dans ces prairies des environs d'Amiens où il y a plus de vingt ans, des moniteurs les entraînaient à de fastidieux exercices militaires.

— Oh ! Johnny, vous vous souvenez le petit village avec la ferme ?

— Yes, old boy, il n'y avait pas de cuvette. Vous vous souvenez qu'on ne pouvait pas se laver.

— Les Français étaient très en retard. C'est un vieux peuple.

— Ils devraient venir voir chez nous en Amérique les progrès.

— Oh ! Johnny, look . . . Quel soleil, quelle chaleur, quel magnifique pays. Oh ! les belles vaches qui paissent dans le champ, mais il n'y a pas d'arbre. Elles doivent crever de chaleur.

Et tout à coup l'un d'eux aperçoit, pour la première fois de sa vie, un moulin à vent. Il reste bouche bée devant cette machine inconnue qui tourne, tourne au milieu du champ. Puis, il a compris.

— Allo, nous avons tort de dire que les Français sont un vieux peuple rétrograde. Voyez, Johnny, nous n'avons pas ça en Amérique. Ils n'ont pas d'arbre pour l'ombre, alors ils ont installé un ventilateur pour les vaches.

Marindrazana

Départ de Mangaoka à 5 heures du matin. Ma bicyclette traverse en éclair le village. Trois chiens aboient, un coq épouvanté s'étrangle dans un cocorico non terminé. Dans la dernière case une voix de mégère gronde son enfant. Adieu Mangaoka. La route s'annonce belle.

Une demi-heure passe. Un village, dix cases... et plus de route. J'avisé un vieux qui se gratte sur le seul de sa case. — "Eh! brave homme, où est le chemin d'Anjamangirana?" — Je l'ai dérangé de son occupation, car il me répond laconiquement. — "Là" — et de sa main me montre un sentier de boeuf qui grimpe le gratte-ciel d'une colline à pic. Je montre, la bicyclette sur l'épaule, et cette ascension n'a pas de fin. Au sommet le soleil m'attend. C'est à peine 7 heures, et déjà il cuit et rappelle à qui l'ignore qu'il est le roi des étés. En avant quand même! Mais voilà du sable où s'enlise ma bicyclette. Tiens! on descend ici. C'est une chute. Je n'ai jamais été débardeur de ma vie, il faut bien que je porte ma bicyclette pourtant, puisque l'inverse ne peut se faire. La montée est... justement je me souviens que c'est celle que les Malgaches nomment — "La montée des singes" — Je suis arrivé au sommet à quatre pattes. Du sable de nouveau. Je songe à ce vieux Père qui n'en pouvait plus de travailler, s'écourageait en répétant à satiété — "Ave Maria" — je fais de même. A la naissance du monde... quand la croûte terrestre n'avait pas encore ses assises, elle a dû craquer d'une manière spéciale entre Mangaoka et Anjamangirana. Les collines sont coupées de failles profondes; des précipices à catastrophes longent le tracé à suivre. Et quel diable malin a donc pu trouver ingénieusement de semer ce chemin sans nom de gros cailloux. Il est midi. Je n'ai rien mangé. Au sommet d'une montagne j'aperçois dans le fond, le village d'Anjamangirana. Ou bien le Bon Dieu me tente, ou bien il me réserve une grande joie, qu'il permet cette fatigue, et éreintement dans une atmosphère d'étuve.

Enfin une demi-heure avant le village, il m'est donné d'enfourcher ma bicyclette, et de faire une entrée sensationnelle, à grand renfort de sonnette, à Anjamangirana.

Ce village est depuis deux mois, un poste de catéchiste. Tout nouveau, tout beau. Et les Malgaches sont nombreux qui viennent me visiter. Congratulations, causeries, réunions, palabres, classe de chant... et le soir est vite venu.

En face de la Maison de passage, sur la rue, j'aperçois un Malgache non encore entrevu, qui me regarde, se rapproche, se recule, hésite, suit tous les mouvements que je fais. Que me veut-il? Je le vois s'approcher du catéchiste, et lui demander comme autrefois les étrangers de Jérusalem à Philippe. — "C'est le

Père?" — "Oui" — "Pourrais-je lui causer?" — "Attends! Je vais le lui demander". — Je coupe court à la cérémonie d'approche. — "Mais entre donc, voyons! le Père n'a jamais fait peur à personne". — "Bezorol!" ce qui veut dire en français: "Bonjour". — "Comment t'appelles-tu?" — "Marindrazana". — "Et que lui veux-tu, au Père?" — "Je voudrais passer l'examen de catéchisme". — "Bon! allons-y". Je commence, je continue, les pages tournent. Il sait son catéchisme en entier. Pas une syllabe de sautée, à peine quelques hésitations aux réponses trop longues. C'est tout simplement merveilleux. Ce Malgache m'intéresse. "Qui t'a appris le catéchisme?" — "Tout seul". Un grand silence dans la chambre, d'ailleurs bondée de monde. A toutes les fenêtres des yeux ébaudis et tout ronds, on dirait que chacun écoute par les yeux. — "Et que vas-tu faire maintenant?" — "Te suivre". — "Mais où ça?" — "A Analalava, n'importe, partout où tu iras". — Je voudrais bien savoir son histoire, mais il y a trop de monde. Alors: "Que chacun aille manger, il se fait tard, et moi-même j'ai faim" — et à Marindrazana: "Toi, reviens après le repas me raconter ta vie".

Marindrazana revient et commence. "Je suis né et demeure à Ambodisikidy. Je n'ai rien appris quand j'étais enfant, sinon à garder les boeufs, puis plus tard à faire les rizières de mon père. A 20 ans, j'ai pris femme. Ça ne m'a pas réussi, elle rechignait tout le temps, d'ailleurs, elle était plus vieille que moi. Nous nous sommes séparés. Je suis parti alors vers le sud à Betaramahamay, où j'ai des parents. C'est là pour la première fois que j'ai connu des gens qui priaient. Ils ont essayé de m'entraîner à l'Eglise. Je n'ai pas voulu. C'était une chose que j'ignorais et qui ne cadrait pas avec la coutume des ancêtres, mais comme je désirais apprendre à lire et à écrire et que chez les catholiques, le catéchiste apprenait, j'y suis entré... pour étudier seulement. Et puis j'ai entendu des chants très beaux, j'ai lu ensuite des prières très belles... alors je me suis dit: il faut que tu devies catholique. J'ai acheté à un chrétien un catéchisme et un manuel et suis entré à Ambodisikidy. Là, j'ai continué à étudier le catéchisme et à bien lire. Mais quand les gens de mon village ont vu que je ne voulais plus suivre les coutumes d'autrefois, que je priais, que je ne voulais pas voler des boeufs, ils ont voulu se séparer de moi et me repoussaient comme un lépreux. Je me suis dit: Je suis seul et n'ai pas assez de force, j'ai peur de retomber dans mes fautes, j'irai chez le Père".

"Tu connaissais donc le Père?" "On m'avait dit que c'était lui le chef de la religion, et qu'il y en avait à Analalava. Je suis parti à Antsohéhé, on m'a dit que tu étais à Anjamangirana. Me voici. Que faut-il faire?"

Je restai songeur. C'était si beau, cette âme qui s'ouvrait avec tant de simplicité, ce mouvement ascensionnel vers le bien, jusqu'à cette crainte d'une rechute possible vers les vieilles superstitions qui lui dictait l'idée de se réfugier auprès du Père. Je me pris à considérer sa bonne figure, d'un noir uni et sans tache où luisaient deux yeux doux et suppliants, tant le désir était grand chez lui d'accompagner le Père. Que faire? J'ai déjà trois enfants à la mission, trois bouches... une dette de 15.000 francs, résultat de la construction de la mission. Qu'auriez-vous fait à ma place, chers lecteurs? Moi, je n'ai pas pu lui refuser de me suivre. Si vous aviez vu alors ses deux grosses bajoues s'élargir, ses yeux pétiller et me montrer tout le clavier de ses dents blanches.

Maintenant Marindrazana est à Analalava, avec d'autres Malgaches qui l'ont rejoint. Il y étudie le catéchisme, non plus seulement la lettre, mais l'esprit. La vie chrétienne fait des progrès en lui, il veut apprendre tous les chants, il veut comprendre tout le catéchisme développé, il veut savoir servir la messe. Tout cela pour que plus tard il puisse retourner, fort des grâces sacramentelles reçues, à Ambodisikidy, y fonder un poste de catéchiste, changer l'âme de ses congénères encore enlisés dans le mal. "Je suis content, me disait-il, dernièrement; une seule chose me peine c'est de n'avoir connu la religion catholique plus tôt". Puis avec son large sourire: "Que j'étais bête autrefois".

P. J. MARNAS (1) C.S.Sp.

(1) Le P. J. Marnas est le frère du P. Gabriel Marnas qui prêché des retraites et est occupé, entre temps, à la rédaction du Bulletin.

Plus d'une fois le missionnaire a la surprise de rencontrer, au hasard de ses tournées apostoliques, des âmes qui sont particulièrement travaillées par la grâce et qui deviennent par la suite de précieux auxiliaires. Ne serait-ce pas là un des effets de ces nombreuses et ferventes prières faites à l'intention des missionnaires. Le récit suivant, fait par un de nos anciens de Neufgrange, nous fournit un nouvel et bien intéressant exemple de ce genre.

A PROPOS D'OIGNONS

Mathurine, la vieille servante, ne peut plus mettre ses souliers. Elle a des "oignons".

La petite Hélène croit que les oignons de Mathurine ressemblent à ceux du jardin.

C'est drôle, dit-elle, qu'il vous pousse des affaires pareilles; comment ça s'attrape-t-il?

— Oh! répond son frère, c'est bien simple, Mathurine aura marché pieds nus dans le potager.

EN FAMILLE

Madame. — C'est bizarre, pourquoi vas-tu toujours à la fenêtre chaque fois que je chante.

Monsieur. — Mais, ma chère amie, c'est pour montrer aux voisins que je ne te bats pas et que si tu pousses de pareils cris, je n'y suis pour rien.

PREFERENCES

Toto a deux tantes, un peu jalouses de son affection. L'autre jour, la plus jeune lui demande:

— Qui préfères-tu, tante Jeanne ou moi?

— Toi, répondit sans hésiter Toto.

Puis il ajouta, probablement pour lui enlever tout orgueil:

— Mais, tu sais, j'aime encore mieux la crème au chocolat.

L'HISTOIRE DE JOSEPH

1 ● A l'âge de 16 ans, Joseph conduisait le troupeau de son père Jacob. Il était son favori, car il était né alors que Jacob était déjà vieux. Jacob lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs, comme une marque de distinction. Ses frères, voyant donc que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants, le haïssaient et ne pouvaient lui parler avec douceur.

● Il arriva que Joseph rapporta à ses frères un songe qu'il avait eu. Il leur dit: Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans un champ; que ma gerbe se leva et se tint debout, et que les vôtres étant autour de la mienne l'adoraient. Ses frères lui répondirent: Est-ce que vous serez notre roi, et que nous serons soumis à votre complaisance? Et leur haine contre lui grandit.



● Un jour que les frères de Joseph étaient à Sichem, son père l'envoya vers eux. Il fit comme son père le lui avait demandé. Lorsque ses frères le virent venir, ils décidèrent de le tuer. Et ils se disaient l'un à l'autre: Voici notre songeur qui vient; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré. Ruben voulut le sauver et leur dit: Jetez-le plutôt dans cette citerne qui est dans le désert.

● Ruben parlait ainsi dans le dessein de tirer Joseph des mains de ses frères et de le rendre à son père. Aussitôt donc que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs, qui descendait jusqu'aux talons; et ils le jetèrent dans cette vieille citerne, qui était sans eau, dans le dessein de l'y laisser mourir de faim.



illustrée
par
DAN
SMITH



La VIPÈRE de NUIT

Nouvelle de François d'ORGEVAL

Il faut prendre le raidillon à gauche, dit sèchement Fred Hecklin.

Gilbert Moquet le regarda, étonné.

— Tu es donc déjà venu par là ?

— Oui, j'y suis venu hier, tandis que tu écrivais à ta fiancée.

Il éclata d'un rire nerveux et Gilbert naussa les épaules. L'insistance railleuse avec laquelle Hecklin lui parlait de sa fiancée lui déplaisait souverainement. Pourtant, comme, depuis quelques jours, son camarade semblait déprimé par un retour de paludisme, il ne voulait pas faire un éclat. Suivis de leurs porteurs, les deux jeunes gens commencèrent à gravir le flanc de la falaise.

C'était Fred Hecklin qui, après le déjeuner dans la vaste tente où ils étaient tous deux occupés à mettre à jour leur collection, avait proposé cette excursion aux gorges du Fengad. Depuis de longs mois, les jeunes gens, escortés d'une dizaine de boys, parcouraient le Cameroun du nord au sud, recueillant pour le compte de divers musées zoologiques tous les échantillons d'insectes et de petits animaux qu'ils rencontraient sur leur route. Gilbert n'était pas près de regretter ce long voyage, puisque c'était à la faveur d'un arrêt aux environs de N'Gaoudéré qu'il avait fait la connaissance de M. Dorsène, directeur d'une exploitation forestière, et de sa fille Marion. Très vite, les deux jeunes gens s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre et, au retour d'une seconde tournée d'exploitation, ils s'étaient fiancés. Un instant, Gilbert avait craint que Fred Hecklin ne prit mal la chose, car lui aussi n'avait pas été sans faire une cour assidue à la jeune fille. Pourtant, devant la préférence qui avait été accordée à son ami, Hecklin s'était incliné de bonne grâce, bien que depuis ce temps son humeur eût paru changer et que sa conduite fût souvent devenue étrange.

Ils marchèrent longtemps en silence. L'air orageux et presque irrespirable laissait présager une tornade proche. Arrivés sur les hauteurs ils s'assirent pour souffler un peu. Gilbert s'approcha de son ami.

— As-tu revu Moudaou avant son départ ?

— Oui, il était frais et dispos. Je suis persuadé qu'il ira comme le vent et qu'avant demain soir, ta fiancée sera en possession de ton colis.

Il sourit, mais cette fois sans animosité et Moquet en fut heureux. Toute la soirée précédente, il avait préparé avec amour une petite cassettes destinée à sa fiancée et pleine d'oiseaux de tous plumages qu'il avait lui-même naturalisés. Fred lui tapa sur l'épaule.

— Allons en route ! Tu réveilleras demain.

Ils recommencèrent leur ascension. Ce fut encore Gilbert qui rompit le silence.

— Et le serpent qu'on nous a amené hier soir ?

— Notre "causus rhombeatus", la vipère de nuit ? Tranquillise-toi. Je ne l'ai pas laissé moisir dans sa boîte. Elle a trouvé un trépas digne d'elle dans son bocal d'alcool.

— Bon. Tu me rassures. Ces nègres sont si curieux...

— Et la blessure de cette sale bête ne pardonne pas.

Il se mit à rire de nouveau et alluma une cigarette. Son bras se tendit vers la droite.

— Regarde le piton, là-bas.

Moquet se retourna. Dans la direction indiquée par son camarade, un piton de roc se dressait, surplombant l'abîme et percé de trous noirs autour desquels tourbillonnait une nuée d'oiseaux.

— Pas besoin d'aller plus loin, fit Hecklin. Tous les nids que nous voulons sont à la portée de la main.

— A portée de la main, voire... Nous ne sommes pas équipés pour faire de l'alpinisme. Les porteurs sont, du reste, de mon avis.

Il montrait les boys qui, se tenant à distance respectueuse, les regardaient avec des yeux effarés.

— Eh bien ! si tu as le trac, reste avec eux, fit Hecklin.

Et il se lança sur l'étroite corniche qui permettait d'accéder au rocher. Gilbert lui jeta une injure et le suivit.

Après avoir lentement progressé durant une soixantaine de mètres, ils atteignirent le piton qu'une mince plateforme permettait de contourner en partie. Le roc se dressait derrière eux, leur cachant le chemin où se tenaient encore les porteurs. A leurs pieds, panorama grandiose et fantastique, s'étendait la vallée, la forêt et tout le défilé qui surplombaient d'autres hauteurs toutes pareilles. Gilbert ne put retenir un cri d'admiration. Fred se tourna vers lui triomphant :

— Est-ce que cela ne valait pas le voyage ?

— J'avoue.

Gilbert, qui s'était avancé tout au bord de la plate-forme pour mieux voir, esquissa le geste de se retourner. Il n'en eut pas le temps. Sur son dos, entre ses deux épaules, la main de son camarade venait de se poser, tandis qu'un brusque

aigu tourbillonnait au-dessus du gouffre.

Le hurlement fut répété par l'écho, puis immédiatement suivi d'un choc sourd. Déjà Moquet, tremblant, s'était relevé sur les genoux et se traîna au bord du vide. Une longue plainte lui parvint. D'une secousse il se remit sur pied. A quinze mètres en dessous de lui, au flanc de la falaise dont la paroi n'était pas complètement à pic, Hecklin, par miracle, avait pu trouver un point d'appui. Il était là, levant vers lui sa tête sanglante, tout le bas du corps pendant dans le vide et la poitrine appuyée contre un bloc crayeux qu'il étreignait désespérément.

— Tiens bon ! crie Gilbert. Je vien te chercher.

Il se souvenait que les porteurs avaient une longue corde assez robuste pour le descendre jusque-là. D'un saut, il retourna vers le chemin en corniche où les noirs, ayant entendu leurs cris, s'avançaient avec prudence. Il se jeta à leur rencontre, leur arracha la corde et revint en courant, les entraînant avec lui.

— Accrochez-la ! Tenez tous bon !

Il avait fait une boucle à l'extrémité pour y cacher son pied, sans hésitation, il se mit à plat ventre sur le bord de la corniche, puis il ordonna.

— Laissez-moi descendre doucement.

Le blessé geignait toujours en dessous de lui. Par petites secousses, les boys laissaient glisser le mince fil de chanvre au bout duquel il tourbillonnait au-dessus du gouffre, luttant contre une atroce sensation de vertige.

— Courage, Fred ! J'arrive !

Il sentit sous son pied l'appui de pierre, puis le bras de son camarade. Il s'agissait d'attacher solidement le blessé, puis de rester là en attendant que la corde redescende, car elle n'eût pu supporter leur double poids.

Lorsqu'il fut parvenu à engager la boucle sous l'un de ses bras, puis sous

diatement, la corde redescendit et il sentit le contact contre les reins.

Lorsqu'il eut réussi à engager une de ses jambes dans la boucle, il poussa un faible cri de triomphe. Livide, trempé de sueurs, il se laissa hisser.

Ce ne fut qu'après avoir pensé tant bien que mal la tête de son camarade dont l'affreuse blessure mettait presque la cervelle à nu, que Gilbert réalisa que celui-ci avait essayé de le tuer. Et aussitôt il chercha l'explication de ce geste criminel.

— Un accès de folie brusque... Il n'était pas bien depuis quelques jours... Ce ne peut être que cela.

Les paupières du blessé battirent, puis ses yeux semblèrent s'allumer dans sa face terreuse.

— Fred ! Mon vieux...

— Tais-toi ! Plus le temps ! Te dire... Le colis, Gilbert... pour Marion... Courir vite ! T'en supplie... mortel... La vipère de nuit !

D'un terrible effort, il avait réussi à se soulever et sa plaie, recommençant à saigner, faisait d'horribles coulures sur son visage. Mais il s'en souciait peu, rassemblant ses dernières forces pour une suprême confiance :

— Voulu me venger... vous tuer, Pardonnez !... Vite ! La vipère de nuit... Marion !

Il poussa un cri inarticulé et retourna en arrière. Gilbert s'était jeté sur lui, mais ce fut vainement qu'il essaya de provoquer encore une parole ou même un éclair de vie. Alors il se redressa et, les yeux fous, considéra le groupe muet et consterné des noirs.

— Occupez-vous de lui ! Transportez-le au camp !

Puis, se tournant vers un des boys :

— M'Diam avec moi ! Fusil, quelques provisions. Groude-toi, pour l'instant de Dieu ! Rattraper le message ! Rattraper Moudaou ou ma fiancée est perdue.

Il y avait cinquante bons kilomètres à parcourir avant d'arriver à la plantation de M. Dorsène.

En temps normal, le message, qui n'était point très ardent, ne les aurait pas parcourus en moins de deux jours ; mais Gilbert lui avait recommandé de se hâter. De plus, la tornade posait un redoutable point d'interrogation. Moudaou, la sentant venir, avait-il cherché un abri dans quelque village ou, au contraire, avait-il pressé l'allure pour être arrivé avant qu'elle n'éclatât ? Cette pensée emplissait le jeune homme de désespoir.

Plus vite, M'Diam !

— M'Diam trop fatigué, misseu.

— Alors, jette le fusil et les bagages.

Le nègre hésitait. Gilbert stoppa un moment pour reprendre haleine.

— Reste derrière. Tu me rejoindras quand tu pourras.

Quelques instants plus tard, Moquet arrivait dans un village où on lui signala que son message était passé vers le milieu du jour. Il s'était vite remis en route, prévoyant que la pluie ne saurait tarder à venir.

Gilbert reprit la piste. Sa marche devenait de plus en plus difficile. L'épouvantable orage était déchaîné et l'eau ruisselait librement sur sa peau. Mais il était insensible à tout.

Lorsque la nuit vint, il marchait encore, mais heureusement, un nouveau village était proche et il put l'atteindre sans difficulté et s'y restaurer hâtivement. Affronter la brousse à cette heure et par un temps pareil était dangereux.

A prix d'or, il décida deux indigènes à l'accompagner. Il n'avait plus qu'un revolver sur lui et eux étaient armés de bâtons. L'interminable course recommença. Trois fois, ils se perdirent, firent d'inutiles détours et, à l'aube, ils arrivèrent près d'un cours d'eau que les averse avaient transformé en torrent. La plantation n'était plus qu'à vingt kilomètres. Il fallait passer à tout prix. Ils se jetèrent à la nage et réussirent à aborder beaucoup plus bas et après des efforts surhumains. Durant une demi-heure, Gilbert demeura étendu sur le sol, à bout de forces, après avoir recommandé à ses compagnons de le réveiller s'il s'endormait. La pluie avait cessé heureusement et l'air était devenu respirable. Ce fut lui qui fut le premier debout.

Laisant ses compagnons derrière lui, il s'était mis à courir. Ses jambes pouvaient à peine le porter mais une énergie farouche l'habitait.

— Arriver à temps ! Arriver avant que Marion n'ait ouvert mon colis !

Il se mit à pleurer lorsqu'il pénétra dans la grande allée qui donnait accès à la plantation.

Moudaou lesté d'une bonne récompense venait de descendre l'escalier de



● La main de son camarade venait de se poser...

coup de genou dans les reins lui faisait perdre l'équilibre.

— Fred !

Par quel miracle ne roula-t-il pas en avant ? Peut-être inconsciemment avait-il senti le danger. Ses jarrets fléchirent. Au lieu de basculer la tête la première, il fit presque un demi-tour sur la gauche, tandis que ses bras, battant l'air, se raccrochaient au premier appui venu. En l'occurrence, ce fut l'épaule d'Hecklin, qui, lui-même emporté par sa propre pesée, perdait l'équilibre à son tour. Durant un instant, ils furent tous deux immobiles au bord de l'abîme, vacillant sur leurs jambes, tandis que le destin semblait hésiter dans son choix tragique. Enfin, Gilbert s'affala sur le roc, tandis que Fred poussant un long cri

l'autre, il poussa un long soupir de soulagement.

— Allez-y ! Tirez doucement. Hop ! Halez ! Halez !

Puis, sa voix devint rauque, suppliante.

— Plus vite ! Dépêchez-vous ! Je glisse.

Il s'était recroquevillé sur la corniche en pente, mais la pierre tendre s'effritait sous ses pieds, tandis que ses mains tâtonnantes cherchaient vainement un branchage auquel il pût se raccrocher. Il dut bientôt cesser tout mouvement, car la moindre secousse activait la glissade mortelle. Centimètre par centimètre, il se rapprochait de l'abîme, lorsqu'une clameur des boys l'avertit que le blessé était arrivé à bon port. Presque immé-

LE PRINCE

Vaillant

ROMAN HISTORIQUE DU TEMPS DU ROI ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER

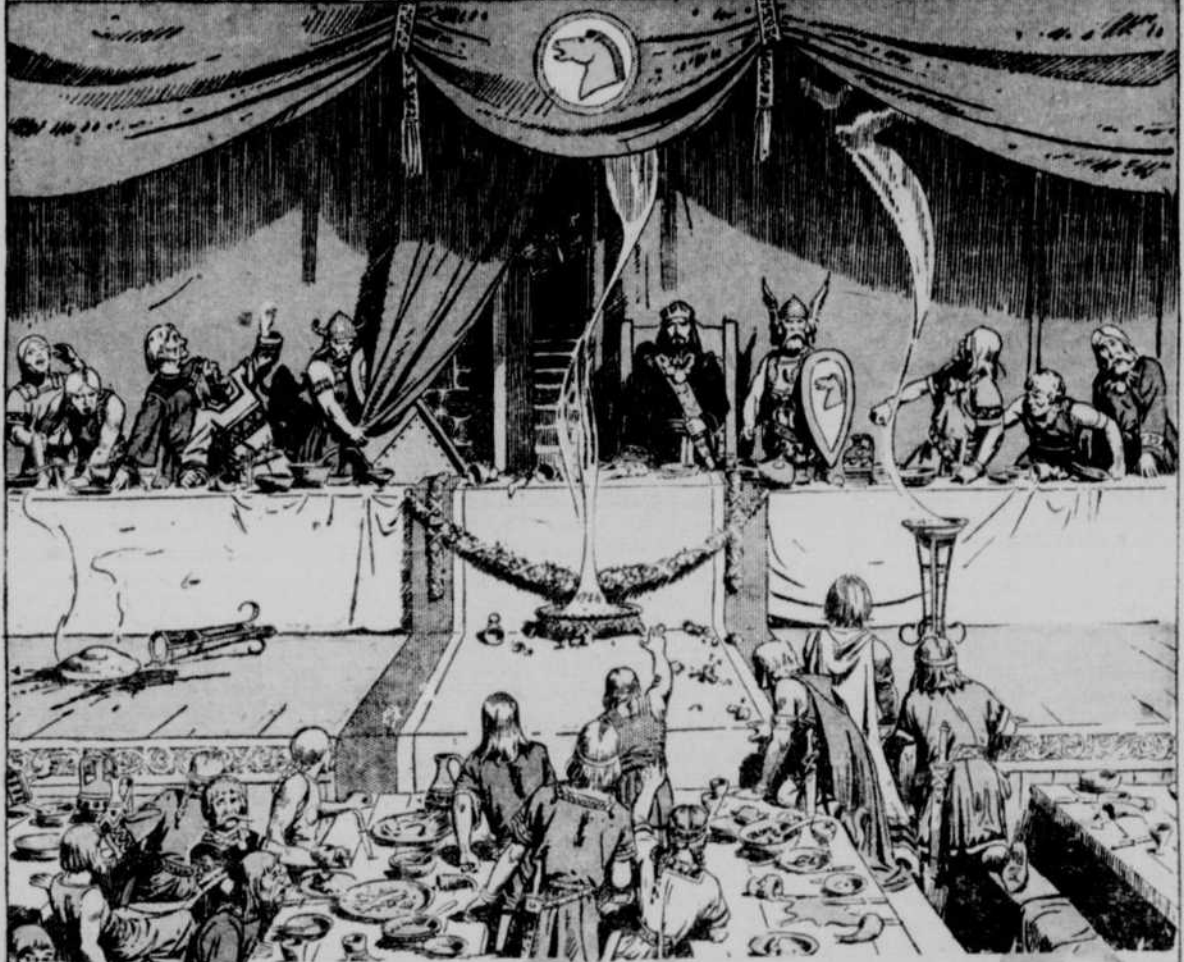
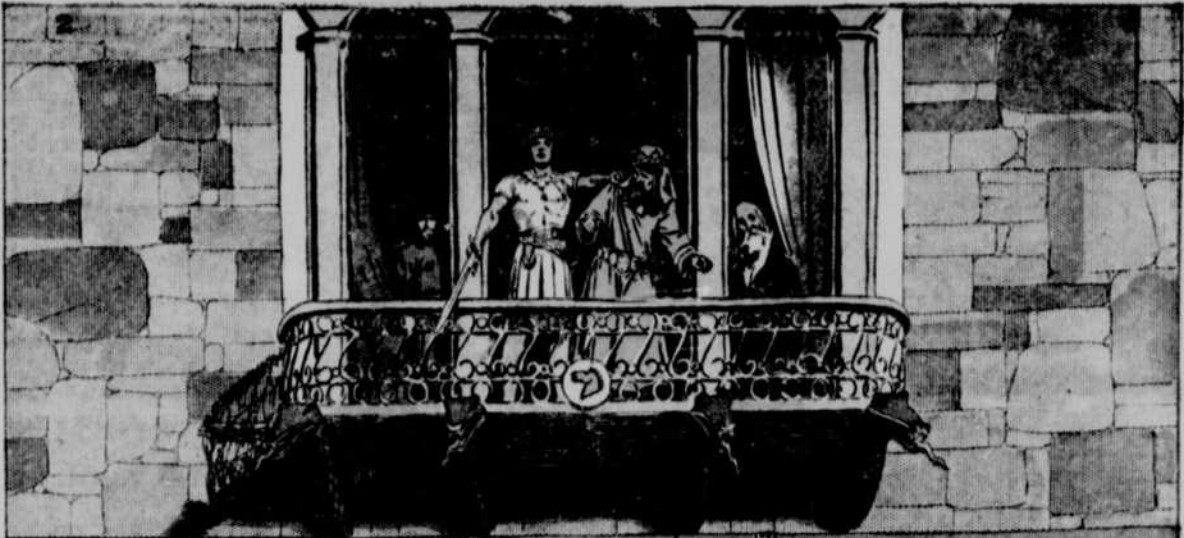
Le roi Valgrind des Terres Intérieures, était assis à la place d'honneur dans la grande salle de banquet du château de Thulé, fort content de lui-même. En effet, il avait autour de lui un assez grand nombre de ses guerriers pour s'emparer du trône et mettre à mort le trop confiant monarque de Thulé. Il n'y avait pas une seule fissure à l'édifice de ses plans !



Mais il doit tout-à-coup quitter la salle du banquet avec une brusquerie qui lui coupe littéralement le souffle...



Alors, Eric le Saxon, change encore une fois d'idée. "Par Thor et Odin, un garçon qui peut démolir aussi rapidement les plans les mieux préparés est un chef qui mérite d'être suivi!"



Sur un petit balcon, juste au-dessus du trône, apparaît Vaillant, chevalier de la Table Ronde et héritier du royaume de Thulé. Les convives, abasourdis, lèvent la tête pour constater avec stupeur qu'il tient d'une main le roi Valgrind au collet, pen-

dant que l'autre brandit sa brillante épée... "Guerriers des Terres Intérieures, prononcez-t-il d'une voix vibrante, "veuillez demeurer à vos places ou dans un instant vous n'aurez plus de roi!"



Et il se hâte d'appeler à l'aide la maigre garnison du château...



...et l'instant d'après toutes les portes de la grande salle sont fermées de l'extérieur.



Les courtisans et les guerriers de Valgrind demeurent nerveusement à leurs places, tout en jetant des regards effrayés vers les galeries qui dominent la salle, où des archers à l'air décidé manient avec impatience leurs arcs et leurs flèches...

La semaine prochaine : UN PRIX EST PAYE !





ASTRONOMIE

● Adresser toute correspondance au Secrétaire, PAUL-H. NADKAU, 273, rue St-Cyrille, Québec.

La planète MARS

SA TOPOGRAPHIE

Avant d'étudier la topographie de la plante énigmatique, il est de mise de bien établir le cadre du sujet. Pour cela, rappelons-nous que la planète Mars est la quatrième du système solaire, après Mercure, Vénus et la Terre, et qu'elle a plusieurs points de ressemblance avec notre habitacle, par exemple : l'inclinaison de son axe de rotation sur le plan de l'orbite de révolution, ce qui produit chez elle des saisons semblables aux nôtres, mais de durée à peu près doubles, c'est-à-dire dans la même proportion que les années martiennes et terrestres. La plus grande dissimilitude entre les deux planètes viennent du fait qu'elles n'ont pas le même diamètre. La Terre mesure 7930 milles de diamètre et Mars, 4,190 milles seulement. Il s'en suit que les surfaces et les volumes respectifs sont dans le rapport de 6 1/2 à 1. D'autre part, les masses sont dans le rapport de 10 à 1, ce qui indique une plus faible densité en moyenne pour les matériaux constitutifs de Mars. Pour toutes ces raisons, évidemment, l'attraction de la pesanteur, mesurée à la surface, est trois fois plus faible sur notre voisine. Ce qui pèse à la surface de la Terre 70 livres, équivaldrait à 26 livres seulement sur Mars. Ce fait a son importance, car il explique pour une bonne part l'extrême raréfaction de l'atmosphère, dont la majeure partie s'est dissipée dans l'espace, faute d'attraction suffisante. Malgré que les preuves absolument sûres manquent, les astronomes ne peuvent s'empêcher de croire qu'il existe de l'oxygène dans cette atmosphère raréfiée, et de l'eau sur le sol. Le Soleil échauffe Mars un peu moins que la Terre; par contre, ses rayons calorifiques et ultra-violetts parviennent plus facilement jusqu'au sol, n'étant guère arrêtés par l'air et la vapeur d'eau. Mais cette chaleur ne peut pas s'accumuler, faute de nuage, et d'atmosphère suffisante; elle se dissipe dès le coucher du Soleil et la température peut baisser à 100 degrés au-dessous de zéro. Pour compléter cette description, il faudrait mentionner encore la présence de deux satellites autour de la planète, PHOBOS et DEIMOS, (la Crainte et la Terreur). Assez étranges, ces deux globes minuscules de 10 à 12 kilomètres de diamètre circulent très près et à des vitesses effarantes. Phobos, par exemple, ne prend que 7 heures 39 minutes à faire le tour complet de son orbite; ce qui est beaucoup moins qu'une rotation de la planète sur elle-même (24 heures 37 minutes). Cette lune, vue de Mars, paraît donc se lever à l'ouest et se coucher à l'est.

Les occasions ont été rares, dernièrement, de jeter un coup d'oeil sur le ciel, mais vous avez sans doute remarqué, dans une éclaircie, le feu rouge de Mars, l'astre le plus brillant au début de la nuit. Cette couleur particulière vient de ce que son sol est en grande partie désertique et sablonneux, d'où peuvent s'élever parfois des nuages de poussière sous l'influence des courants aériens. Mais un télescope, le moindre, puissant, nous montrera des taches disséminées un peu partout à la surface de la planète. Un examen plus attentif nous révélera que ces taches sont à peu près fixes, de mois en mois, et d'une opposition à l'autre, qu'elles sont colorées tantôt d'un beau vert, tantôt d'un gris brunâtre, suivant le caprice des saisons. C'est dans ces régions que les astronomes sont d'accord pour placer le reste d'eau dont peut encore disposer la planète. Pas de grandes nappes d'eau; partout, semble-t-il, ce ne sont que marécages et grande étendue de boue, où une flore curieuse et éphémère est la seule manifestation de la vie.

Sur le planisphère que nous reproduisons ici, et qui est dû à l'éminent observateur qu'est l'abbé Moreux, les principales configurations de la planète sont indiquées. Nous voyons d'abord, de 130° à 240° de longitude la tache allongée de *Mare Sirenum*, puis de 165°

à 240°, *Mare Cimmerium*. Un peu plus bas, sur l'équateur, une oasis, le *Tri-vium Charontis*; adjacent à elle une grande étendue désertique appelée *Elyseum*. Par 260° de longitude et 10°-20° de latitude, on est censé trouver *Mare Tyrrenum*, qui n'apparaît pas aussi en relief sur ce dessin que sur d'autres. Ensuite, nous voyons la *Syrtis Major*,



de 280° à 295°, *Sinus Sabeus*, de 320° à 0°, et *Margaritifera Sinus*, aux alentours de 20°. A la longitude de 55° environ, se trouve *Aurora Sinus*, dont la pointe n'est à peu près pas marquée sur le dessin. Enfin, par 90° de longitude se trouve le fameux *Lacus Solis* appelé encore l'Oeil de Mars.

Toutes ces régions que nous venons d'énumérer sont situées dans l'hémisphère sud, en général, et très près de l'équateur. Les régions du bas (hémisphère nord) prennent beaucoup d'importance sur le dessin, surtout à cause de la projection sur le plan, qui a pour effet d'augmenter leur étendue.

Comme on l'a remarqué, il ne s'agit que de mers et de lacs dans cette nomenclature. — Il faut entendre mer et lac avec la réserve faite plus haut. Il

n'y a pas de grande étendue d'eau sur Mars, seuls les premiers observateurs sont responsables de l'équivoque. — Il n'y est pas question de montagne, de plateau élevé, de cratère, etc., comme sur la Lune. Mars est en effet, assez unie dans sa surface et c'est là un point excessivement curieux que bien peu d'auteurs ont cherché à expliquer.

Nous avons vu plus haut que la planète possédait une atmosphère. Les meilleurs observateurs ont de fait noté des nuées de vapeurs ou de poussières qui flottaient à certaines époques, rendant certaines régions absolument méconnaissables. D'autres se sont aperçus que certaines mers et certains lacs prenaient plus d'ampleur de temps à autres, tout en gardant leur allure générale. L'Oeil de Mars, (*Lacus Solis*), en particulier, a été l'objet d'une attention spéciale des astronomes sous ce rapport. Camille Flammarion a été le premier, en 1876, à signaler des changements considérables au sein de cette région. Depuis, de multiples observations ont confirmé ses vues. Voi-

ci comment cet auteur, doué d'un grand pouvoir de déduction, nous en parle dans son ouvrage célèbre "La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité". "L'hypothèse la plus simple serait d'imaginer que la surface de Mars est plate et sablonneuse, que les lacs et les rivières n'ont pas de lit, pour ainsi dire, sont très peu profonds et n'ont qu'une très faible épaisseur d'eau, et qu'ils peuvent facilement, suivant les circonstances atmosphériques, les pluies, les marées peut-être, se retrécir, s'élargir, déborder, et même changer de place. L'atmosphère peut être légère, l'évaporation et la condensation des eaux faciles. Nous assistons là à des inondations plus ou moins vastes et plus ou moins durables. La séparation du Lac du Soleil en 1890 serait

due, par exemple, à une diminution, ou à un déplacement, de l'eau de ce lac la ligne de séparation pouvant être considérée comme un banc de sable mis à découvert".

Avec tous ces faits en mémoire, il faut bien admettre : "Qu'on le veuille ou non, que Mars est un monde bien vivant!" Mais est-ce un monde où l'on vit? voilà une question à laquelle il faudra donner une réponse, en passant en revue l'oeuvre des grands astronomes qui ont étudié l'énigme martienne.

N.

Il est de la plus haute importance à propos des faits martiens, que cette exposition soit faite de première main. On évite ainsi les amplifications erronées d'une science de rencontre, et tout un parfum de réalité se dégage vraiment du récit de celui qui a vu".

X.

L'étude des détails planétaires est extrêmement difficile; il y faut une longue habitude, un véritable entraînement. La vision du sol de la Lune, dans un télescope est chose facile et à la portée d'un oeil quelconque. Bien qu'un profane soit loin d'y soupçonner une complexité de détails absolument déconcertante ce qui lui reste à voir suffit amplement à satisfaire sa curiosité.

Il en va autrement de la vision d'une planète. Ici le disque étant largement amplifié en même temps que les ondes atmosphériques, chaque point de la surface semble noyé dans une sorte de brume palpable sans cesse agitée. Il faut rester des longues heures entières, l'oeil rivé au télescope, l'attention concentrée sur une région peu étendue, pour en surprendre le véritable caractère et la forme réelle.

Et si l'on s'agit de détails placés à la limite de visibilité, soit en raison de leur faible luminosité, soit à cause de leur petitesse, la tâche de l'astronome devient un travail extrêmement pénible, surtout les premiers temps.

Abbé Théophile MOREUX.

AU TRIBUNAL

L'avocat général, en plein réquisitoire.

— Et cet homme, messieurs les jurés, ce lâche assassin, coupable d'un si odieux forfait, ce vil malfaiteur...

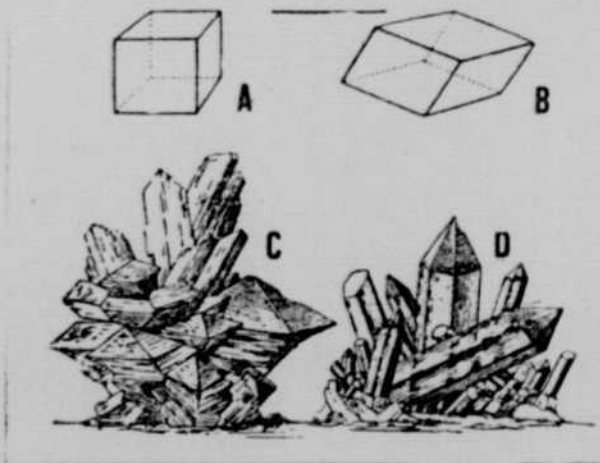
L'accusé, dignement:

— Assez! Je ne saurais en supporter davantage... J'aime mieux m'en aller...

L'OEUVRE DE PASTEUR

Travaux de cristallographie

V. CRISTAUX ISOLÉS ET CRISTAUX GROUPÉS



V. — CRISTAUX ISOLÉS ET CRISTAUX GROUPÉS (LA CRISTALLOGRAPHIE)

Quelques brèves indications concernant les cristaux sont ici indispensables pour comprendre les premiers travaux de Pasteur.

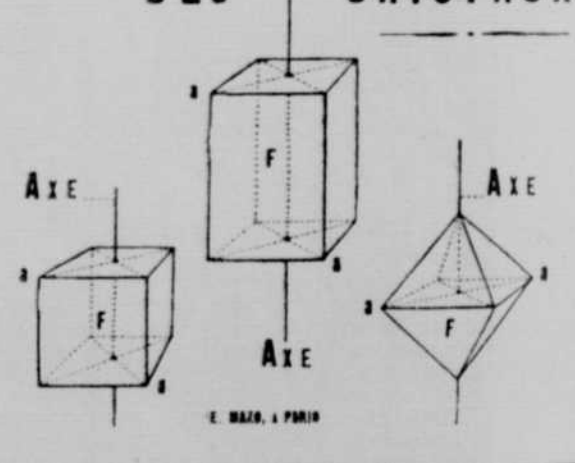
Tout le monde sait que l'eau ordinaire, par exemple, en passant de l'état liquide à l'état solide, par le refroidissement, devient de la glace (NEIGE, CRISTAUX DE GIVRE SUR LES VITRES LORSQU'IL GÈLE).

Presque tous les corps se comportent de la même manière: si on les refroidit suffisamment, ils passent à l'état solide en donnant naissance à de petites masses régulières, limitées par des facettes planes, généralement parallèles deux à deux. On dit que les corps se cristallisent: les petites masses, de formes géométriques qui en résultent: cubes, prismes, octaèdres, etc. ont reçu le nom de cristaux. Le sol de cuisine, l'alun, les diverses coupures, sont des corps très connus sous l'aspect cristallin.

Les cristaux, dans la nature se présentent isolés (A) ou groupés (B).

L'étude des cristaux s'appelle la Cristallographie.

VI. LES ÉLÉMENTS DES CRISTAUX



VI. — LES ÉLÉMENTS D'UN CRISTAL

Pour étudier les cristaux avec fruit, il faut s'adresser aux formes les plus simples, par exemple: le cube du sel marin (A), l'octaèdre de l'alun (B) ou le prisme droit (C).

On constate alors très facilement que, dans tout cristal on peut distinguer: un centre de symétrie, des axes, des facettes, des arêtes et des angles formés par l'intersection des facettes. Ce sont là les éléments des cristaux.

Quelques-uns de ces éléments, l'expérience l'a appris, peuvent se modifier: les angles, par exemple, ou les arêtes, peuvent être abattus par des facettes; mais, toujours, si l'un des éléments se modifie d'une certaine façon, tous les autres éléments identiques se modifient de la même manière: c'est la loi dite de Symétrie.

L'étude des cristaux est fort importante; diverses substances cristallisent toujours de la même manière, ou sous des formes appartenant à un même système cristallin, ou à un caractère spécifique très sûr, permettant de les reconnaître et de les distinguer les unes des autres.

● Texte et gravures fournis par la maison E. NAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

La langue française CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société du Parler français.

La vipère de nuit

(suite de la page 12)

la terrasse. Marion, restée seule, tint un instant dans ses bras la petite caissette que venait de lui remettre le messager. Elle souriait gaiment, émue en songeant que c'était Gilbert lui-même qui avait assemblé ces planches, ficelé avec soin ces liens et qu'à l'intérieur, avec les cadeaux promis, elle trouverait la tendre et longue épître qu'elle attendait avec tant d'impatience. Elle prit des ciseaux, fit sauter l'une des cordes, puis, pour prolonger la délicieuse attente entreprit de défaire à la main les derniers noeuds qui maintenaient le couvercle.

Une des ficelles tomba, puis l'autre. Ses doigts devenaient impatients. Comme le dernier lien résistait, elle reprit les ciseaux pour le faire sauter.

Lentement, elle souleva les planches et commença d'écartier les larges feuilles qui cachaient mal l'amas de plumes multicolores.

Un instant elle leva la tête. Son oreille avait cru percevoir un rumeur, puis un bruit de pas précipités. Les planches de l'escalier vibrèrent à quelques mètres d'elle, puis un cri, un terrible cri retentit qui la glaça d'effroi.

— Ne touchez pas à la caisse ! Ecartez-vous de la table ! Ne touchez pas ! Ne touchez pas !

Hirsute, sa chemise et sa culotte en lambeaux, la figure et les bras sanglants, son fiancé se dressait devant elle, les yeux fous.

— Reculez-vous, Marion. Laissez votre caisse ! Vous n'avez touché à rien ? Elle le regarda, effrayée, si stupéfaite qu'aucune parole ne venait à ses lèvres.

— Vous, Gilbert ! fit-elle enfin. Il grimaça un mauvais sourire : — Moi, ma chérie... Longue course... et... sale temps... Mais je vous retrouve... Venez... Venez plus loin... Et ce couvercle il faut le fermer.

Il avait saisi une canne et s'apprêtait à rabattre la planchette, mais son bras était mal affermi et la pointe du bâton vint toucher les feuilles qu'elle dérangea. Alors, un mince bruissement se fit entendre et un corps souple et brun en émergea.

— Un serpent ! cria la jeune fille épouvantée.

Gilbert avait bondi en avant. Quatre fois son bâton s'abattit avec une violence terrible sur la tête effilée au col rouge et blanc qui crachait et sifflait en se dressant en leur direction.

Au dernier coup, la canne cassa, mais, à la place du reptile, il n'y avait plus qu'une bouillie informe.

Manon, affreusement pâle, avait entouré de ses bras le corps de son fiancé et l'interrogeait à mots haletants.

— Sans vous, Gilbert, j'allais plonger mes mains là dedans et... mais comment avez-vous pu deviner ? Comment êtes-vous arrivé à temps ?

Moquet hésita un très court instant. Il revit la face sanglante, ravagée d'angoisse de son compagnon.

— Nous avons capturé cette sale bête avant que je ne ferme la caisse, Marion et, après le départ de Moudou, j'ai constaté qu'elle n'était plus dans sa boîte. Alors, je me suis douté qu'elle avait cherché un refuge parmi ces plumes... Quelle course !... J'avais si peur !... Me voilà heureux maintenant, bien que j'aie une triste nouvelle à vous apprendre : ce pauvre Hecklin a fait une affreuse chute dans la montagne et n'a pas survécu à ses blessures.

— Hecklin ? Que dites-vous ? — La vérité, hélas ! Mort hier, le pauvre vieux. C'était un brave type, un bon ami... Il faudra prier pour lui ma chère.

François D'ORGEVAL.
(Junior)

CE N'EST PAS LA PEINE

La maîtresse de maison. — Comment! vous faites cuire le poisson sans le laver ?

La cuisinière. — Mais, Madame, ce n'est pas la peine, puisqu'il a passé toute sa vie dans l'eau.

La santé des dents

LE GAZ HILARANT OU PROTOXYDE D'AZOTE

La découverte et l'emploi de l'anesthésie est peut-être la plus importante contribution qui a été faite à la médecine et à l'art dentaire, depuis 100 ans.

On peut maintenant faire certaines interventions chirurgicales et appliquer certains traitements dentaires, avec une perfection qui serait impossible sans l'anesthésie.

On ignore généralement qu'un des pionniers de la découverte et de l'emploi des anesthésiques fut un dentiste. Le gaz hilarant ou protoxyde d'azote fut employé pour la première fois, pour diminuer les douleurs d'une extraction, par Horace Wells, dentiste de Hartford, Conn., en 1844.

En 1722, Joseph Priestly, un Anglais, fit la découverte du protoxyde d'azote. Mais ce fut Wells qui en fit usage comme anesthésique, quoique d'autres savants connussent certaines des propriétés de ce gaz.

Thomas Beddoes, un médecin anglais, fonda ce qu'il appelait un "Institut pneumatique", où il traitait certaines maladies en faisant respirer à ses patients différentes sortes de gaz, y compris celui découvert par Priestly — le protoxyde d'azote.

Sir Humphrey Davy, le directeur de cet institut, découvrit que l'inhalation du protoxyde d'azote causait des sensations agréables et c'est pour cette raison qu'il le nomma "gaz hilarant". Et un jour que la percée d'une troisième molaire le faisait souffrir, il respira du protoxyde d'azote et en ressentit un immense soulagement.

Quoique ce fut sir Davy qui découvrit la propriété du gaz hilarant de calmer les douleurs d'une intervention chirurgicale, ce fut Wells qui, le premier, en fit usage dans ce sens.

Horace Wells, après avoir fait des expériences avec ce gaz et constaté ses effets, décida de l'employer comme anesthésique, pour les cas de chirurgie dentaire. Il persuada un de ses collègues, le Dr Riggs, de lui extraire une dent après qu'il eut respiré du gaz hilarant. Quand Wells revint à lui, la dent était arrachée et il n'avait ressenti aucune douleur.

A partir de ce moment, l'emploi du gaz hilarant et des autres anesthésiques fut grandement perfectionné en chirurgie médicale et dentaire et tout cela est dû au courage de Horace Wells.

● La Commission d'Hygiène Dentaire du Collège des Chirurgiens-dentistes de la province de Québec, 3632, avenue du Parc, Montréal, sera heureuse de répondre à toutes les questions qui lui seront posées relatives à cet article.

LES TROIS BOUTIQUES

Marius buvait son pastis quotidien à la terrasse du bar de la Marine.

Il écoutait distraitemment Titin qui, assis à une table voisine, racontait à un cercle d'auditeurs attentifs et déferents comment il avait fait fortune en montant un grand bazar chez les "Teurs".

— Boufre ! proférait-il. Ma boutique, elle était sûrement la plus grande de l'Afrique... O fadoli !... Elle était si vaste que tous mes employés ils étaient munis d'un plan... Autrement, les pauvres, il se seraient égarés dans les différents services.

Un murmure d'étonnement vola sur les lèvres des consommateurs.

Seul Olive ne parut pas surpris.

— O petit, murmura-t-il enfin en s'adressant à Titin. Moi aussi j'ai vendu de la pacotille de l'autre côté de la mer. Entre nous, la boutique que je dirigeais, elle était autrement grande que la tienne. Té! Ainsi, pour la parcourir d'un bout à l'autre, il fallait deux jours entiers... et encore à condition de ne pas s'amuser en route, qué !

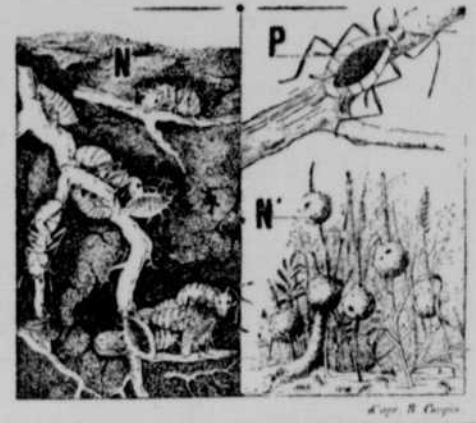
A ce moment, Marius leva la tête et s'écria d'un ton agacé :

— Peuh!... Vous ne faites rire avé vos boutiques... Elles ne sont que des taupières à côté de celle que j'ai ouverte à

HISTOIRE NATURELLE

LES FOURMIS LEUR ORGANISATION ET LEURS INDUSTRIES

XVII. LE BÉTAIL DES FOURMIS.

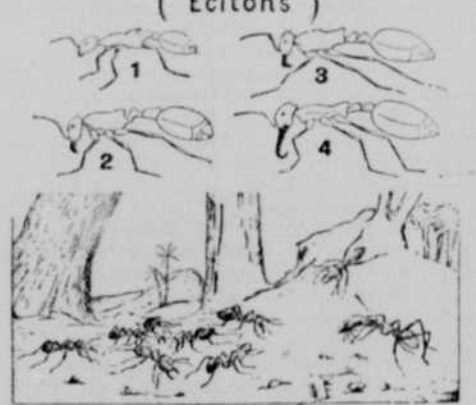


XVII. — LE BÉTAIL DES FOURMIS.

Les Fourmis se délectent tout particulièrement d'une sorte de miellat gluant et sucré secrété par les Pucerons (P). Mais, afin de satisfaire plus facilement leur gourmandise, certaines d'entre elles, noire Fourmi jaune (LASIUS FLAVUS) par exemple, vont chercher les Pucerons sur les plantes où ils vivent, les emportent à l'intérieur de leur nid et là les nourrissent, comme de véritables bestiaux à l'étable. Une colonie de Fourmis, dit P. Huber, est d'autant plus riche qu'elle possède un plus grand nombre de Pucerons (N).

D'autres fois, pour ne pas déranger les Pucerons sur les végétaux qu'ils fréquentent, les Fourmis bâtissent, autour d'eux, en terre fine, de gracieux petits pavillons dans lesquels elles les emprisonnent. Là, elles vont les visiter le temps en temps, souvent même par des chemins couverts qu'elles ont construits dans ce but.

XVIII. LES FOURMIS NOMADES. (Ecitons)



XVIII. — LES FOURMIS NOMADES. (Ecitons).

Les Fourmis, connues sous le nom d'ECITONS, sont surtout remarquables par leurs énormes mandibules, armes redoutables. Ces Fourmis ne construisent pas de demeures fixes; elles s'en vont continuellement à la maraude, par bandes innombrables, et dévorent tous les petits animaux qu'elles rencontrent : larves, chenilles, blattes, araignées, etc. Une agitation extraordinaire se produit sur leur passage dans tout le monde animal; l'homme lui-même, vient-il à les rencontrer, doit fuir en hâte; elles grimpent à ses jambes, mordent avec fureur et auraient bientôt fait de le submerger sur leurs flots innombrables.

Bien repues, les nomades se reposent à l'abri d'une pierre ou dans une crevasse du sol, pour repartir bientôt dans une nouvelle expédition.

1 à 4. Ecitons du Brésil vus le côté.

Production de la maison G. MAZO 88, Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

Alger, moi qui vous cause... O volaille de sort!... Celle-là, au moins, elle était grande... Jugez un peu!... Un matin, douze lions affamés, ils ont pénétré dans un de mes rayons... Hé bé, ce ne fut seulement que quinze jours après que je me suis aperçu qu'ils dévoraient mes employés.

LA NAIVETE DE GINETTE

Ginette reçoit une dame en l'absence de sa mère.

— Madame, lui demande-t-elle, est-ce vrai que dans le temps tu as été jeune et jolie ?

JEANNOT L'INVINCIBLE par

LYMAN YOUNG

